

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

LES LÉGENDES du SAINT-LAURENT

FANTASIE DU TERROIR



LES MAMELONS DU ST-LAURENT.—... Car soudain la forêt s'enflamma, la terre trembla et s'ouvrit et la descendante des Atlantes disparut à jamais. ...”

Courtoisie du Pacifique Canadien.

Arts, = Sciences, = Lettres

Septième année, vol. VII, no 7. - QUÉBEC - Novembre, 1926

25 SOUS L'EXEMPLAIRE

CRÉDIT-CANADA

LIMITÉE

LA CLEF DU SUCCÈS

Avez-vous déjà songé que \$100.00 placées tous les mois à 6% vous donneront en 10 ans la

JOLIE SOMME D'ENVIRON \$24.000.00?

La spéculation ne peut assurément promettre la fortune sur une base aussi solide. Vous pouvez atteindre cet idéal en vous prévalant de notre NOUVEAU SYSTÈME BANCAIRE de LIVRETS-OBLIGATIONS sur des valeurs de l'Etat, de compagnies d'utilités publiques ou industrielles de tout premier choix.

Vos ECONOMIES sont votre SAUVEGARDE. Confiez-les à une institution qui n'opère que sur des bases solides et qui compte à son crédit des oeuvres qui inspirent la

PRUDENCE, la SAGESSE et la SECURITE.

Succursale à Québec: 88, rue St-Pierre. - Tél. 2-1914

À Travers Le Canada via "Le Chemin National"

CHEMIN DE
FER
NATIONAL
DU
CANADA

LE CONTINENTAL LIMITÉ

(LE TRAIN DE LUXE POUR L'OUEST)

Part tous les jours de Montréal à 10 h.15 p. m. en route pour North Bay, Winnipeg, Edmonton, Calgary, Parc National, Jasper, Prince Rupert, Vancouver et Victoria.

Matériel roulant de tout dernier modèle, wagon-panorama-bibliothèque, (muni d'appareils de radio), wagnons-lits modernes et touristes, wagons-colons et wagon-première. Excellent service de wagons-réfectoires.

Départ de Québec à 1 h. 20 p. m. pour raccordement à Montréal avec le "Continental Limitée."

Demandez des livrets illustrés et de plus amples renseignements à J.-E. Leblanc, Agent de district, Traffic-Voyageurs, Chemin de Fer National.

7, RUE DU FORT, QUEBEC, QUE.

CANADIEN NATIONAL

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DES ARTS, SCIENCES ET LETTRES DE QUÉBEC

VOL. VII

QUÉBEC, NOVEMBRE 1926

No 7

Les Mamelons de Tadoussac

Tadoussac n'est pas seulement connu pour sa belle plage à l'eau froide dont se plaignait spirituellement Arthur Buies ; ni même par l'historique chapelle des missionnaires dont "Le Terroir" a déjà parlé. Mais on assure même que les Basques y séjournèrent longtemps avant le premier voyage de Jacques-Cartier, voire avant même la découverte de l'Amérique par le génois Colomb. Les "vieux de la place" comme on appelle les vieillards de l'endroit, racontent, sans prétendre y avoir assisté eux-mêmes, des légendes de batailles et de grands événements qui auraient eu pour théâtre le pays environnant, et nommément le lieu appelé "les Mamelons" à cause de certaines élévations du sol.

Les Mamelons auraient fait leur apparition sur l'horizon local à l'époque des tremblements de terre qu'enregistre l'histoire du régime français au Canada, et ils seraient contemporains des Eboulements, paroisse bien connue du comté de Charlevoix, que le voyageur aperçoit avec admiration du pont du bateau qui l'emporte. Les Eboulements, la Malbaie, la Baie Saint-Paul, d'autres encore font partie d'une série de villages coquets et pittoresques qui tranchent agréablement sur la forêt sombre et les monts sourcilleux de la côte nord du Saint-Laurent.

Une tradition, donc, qui semble s'être transmise verbalement depuis de nombreuses générations, voudrait qu'à l'époque du tremblement de terre, un chef indien ait épousé une princesse basque, laquelle mourut en donnant le jour à une fille, Atla, un nom suspect, nous le craignons bien, et qui pourrait mettre en rumeur les savants qui s'intéressent au continent disparu, l'Atlantide, si fort à la mode de nos jours. En tout cas, Atla étant dernière de sa race, il fallait qu'elle donnât le jour, en temps et lieu, à un enfant dont le père fût pur de tout métissage ou croisement des races blanche et rouge.

Atla grandit en âge et en beauté, et comme elle était "la plus belle de céans", comme dit une chanson canadienne, un trappeur anglais du nom de John Norton réussit à être l'élu de son cœur. Les deux amoureux se mirent un jour en route pour les Mamelons et la chapelle du missionnaire, afin de faire bénir leur union. Mais il faut croire que le futur époux ne répondait pas aux exigences des dieux basques, car soudain la forêt s'enflamma, la terre trembla et s'ouvrit, et la descendante des Atlantes disparut à jamais, au pied même de ce que nous appelons aujourd'hui le Cap Trinité. Et l'on assure que la princesse-fantôme apparaît encore de nos jours au-dessus du mont meurtrier, tordant ses bras et flottant au-dessus de l'abîme, comme si elle cherchait en vain l'époux auquel la méchanceté des manitous du pays basque l'avait si brutalement refusée. Que si, comme dit le proverbe italien, cette histoire n'est pas vraie, il faut au moins admettre qu'elle est assez bien imaginée.

R.C.

Avez-vous jamais songé . . . — Que les Temps Durs ne signifient rien à une poule ? Elle continue tout simplement à chercher des vers et à pondre des œufs, sans s'occuper des commentaires des journaux sur la situation.

Si la terre est dure, elle gratte plus fort.

Si elle est sèche, elle creuse plus profondément.

Si elle frappe une roche, elle gratte autour.

Mais toujours elle réussit à attraper les vers qu'elle change en profits, en œufs et en poulets.

Avez-vous jamais vu une poule pessimiste ?

Avez-vous jamais entendu parler d'une poule qui se laisse mourir de faim en attendant que les vers viennent d'eux-mêmes à la surface de la terre ?

En avez-vous jamais entendu se plaindre des temps durs ?

Jamais ! La poule garde ses forces pour creuser et ses caquetages pour les œufs.

D'UN MOIS À L'AUTRE

L'une des belles attractions du carnaval d'hiver que l'on cherche à populariser à Québec, depuis quelques années, ce sont ces statues de glace qui représentent un peu tout et tous et que l'on érige sur les places publiques, devant les principaux édifices, aux encoignures passantes et que, malheureusement, des partis de conventionnistes en goquette, en passant, cherchent à détruire avant que le soleil du printemps ait sur eux exercé son influence ; et cela est arrivé l'hiver dernier.

Mais il ne faudrait pas croire que nous sommes, de ce côté, de géniaux précurseurs. Voilà trois ans, quand ont été érigés, à différents endroits de la ville, à l'occasion d'une tentative de carnaval d'hiver, les premiers monuments de glace, nous nous sommes cru des innovateurs de génie. Nous avons été, de ce côté, devancés depuis longtemps et avec beaucoup de plus de succès. On est toujours trop pressé de se croire des aigles. Nous n'avons qu'à chercher à savoir ce que furent certains carnivals d'antan et à les comparer avec ceux d'aujourd'hui pour ne pas trop nous enorgueillir.

Le premier vrai carnaval d'hiver à Québec, croyons-nous, a eu lieu pendant l'hiver de 1894, voilà trente-deux ans. On vit alors les premières statues de glace, et ces statues furent sculptées par un homme qui possédait un véritable génie dans l'art de la statuaire, un artiste unique non seulement au Canada, mais nous oserions dire, en Amérique, héros obscur, qui s'en ira dans quelque temps, n'ayant pas même soupçonné la vertu de sa longue vie d'artiste. Nous avons nommé Louis Jobin, vénérable octogénaire aujourd'hui, qui a laissé là, voilà seulement un an, ses ciseaux et sa gouge, pour se plonger, au seuil de sa quatre-vingt-quatrième année d'existence, dans les mélancoliques méditations de la vieillesse qui, près de la centaine, paradoxe étrange, confine à l'enfance.

En 1894 donc, pour le carnaval, M. Louis Jobin entreprit de sculpter des statues patriotiques dans des blocs de glace vive. Il eut autant de succès avec ces statues fondantes qu'avec ses monuments de bois qu'il confectionnait alors depuis près de trente ans. Ces statues furent toute une révélation ; elles imitaient le crystal et brillaient de mille feux sous la lumière.

Cette année-là, on a vu à Québec sortir de la gouge à glace du sculpteur Jobin, dominant des piédestaux transparents, Mgr de Laval, Samuel de Champlain, le Père Jean de Brébœuf, le comte de Frontenac, et maints autres personnages historiques. Tous étaient représentés de grandeur naturelle et dans différentes attitudes fidèles à l'histoire. Elles eurent un immense succès de curiosité et aussi de sympathie. Elles nous rappelaient, en outre, les principaux personnages des premiers chapitres de notre histoire, et nous en sommes toujours fiers.

Ajoutons que cet étrange sculpteur fit aussi des statues de neige colorée qui eurent autant de succès. Par les périodes froides du prochain carnaval québécois, ne pourrait-on pas renouveler cette originale tentative de façonner, ici et là, dans les parcs surtout, des monuments de personnages historiques en neige colorée ?

Si les organisateurs du prochain carnaval veulent avoir du succès qu'ils prennent des mesures pour, au moins, atteindre celui des carnivals du dernier quart de siècle. Il n'y a vraiment pas, dans un carnaval, que des courses de chiens que devraient d'abord chercher à supprimer la Société Protectrice des Animaux. . .

*
* *

On vient de fixer au 11 janvier prochain la date de la prochaine session provinciale. Tout laisse prévoir que cette session sera des plus importantes ; et puis, sera-t-elle longue, comme l'on se demande toujours lorsque, enfin, nous sommes fixés sur la date de l'ouverture de l'une de ces périodes parlementaires ? Mais une session c'est comme une improvisation ; on sait quand ça commence mais on ne sait jamais quand ça finit.

Les deux dernières sessions ont dépassé les deux mois et même l'avant-dernière approché de très près les trois mois ; il faut rappeler qu'une enquête sur la Commission des Liqueurs l'avait retardée d'au moins quinze jours. N'importe, qu'une session dure deux mois et demi, ou même trois mois, il n'y aurait pas à se plaindre. Que l'on pense au temps que dureraient généralement les sessions autrefois, alors que les députés ne retiraient aucune indemnité.

Ainsi, nous pouvons voir que la deuxième session du premier Parlement de la province du Bas-Canada, — 1792 à 1796 — dura du 11 novembre 1793 au 31 mai 1794, soit sept mois. La quatrième session du même parlement eut à peu près la même durée. La deuxième session du cinquième Parlement sous le même régime de la Constitution, se prolongea du 27 octobre 1835 au 21 mars 1836. Par contre, il y a eu des sessions d'une fort courte durée. Ainsi, la première session du treizième Parlement ne dura que du 20 novembre 1830 au 22 du même mois ; à peine deux jours. La quatrième session du troisième Parlement se tint du 2 au 11 août 1803 et la quatrième du septième Parlement se fit entre le 16 juillet et le 1er août 1812,

Sous le Conseil Spécial du Bas-Canada la plus longue session fut la deuxième de ce régime, soit du 28 juin au 31 octobre 1888 et la plus courte fut la cinquième, du 11 au 14 novembre 1839.

Les plus longues sessions des huit Parlements de l'Union, — 1841 à 1867, — furent la deuxième du cinquième Parlement, du 15 février au 1er juillet, et la première du sixième Parlement, du 25 février au 16 août 1858.

Enfin, depuis 1867, année de la Confédération, les sessions de la Législature de Québec ont eu généralement, comme nous venons de le faire remarquer une durée de deux mois en moyenne. La troisième session de la troisième Législature toutefois a duré du 8 décembre au 8 mars et la plus longue fut la deuxième de la quatrième Législature, — du 19 juin 1879 au 31 octobre de la même année. — La première session de la sixième Législature dépassa aussi les trois mois. Elle dura du 27 janvier 1887 au 18 mai de la même année.

Il serait intéressant de faire remarquer à ce sujet que pendant l'époque de la durée des plus longues sessions, les députés du Bas-Canada, à partir du 17 décembre 1792, date où s'ouvrait à Québec, dans l'ancien Palais épiscopal érigé en haut de la Côte de la Montagne, la première session du premier Parlement du Bas-Canada, jusqu'en 1831, ne touchaient pas un seul sou d'indemnité et étaient même obligés de payer leurs frais de voyage. L'un d'eux, le député de Gaspé, avait trois cent soixante lieues à parcourir pour se rendre au siège du gouvernement et il ne pouvait faire alors ce trajet en moins de dix-sept jours.

*
* *

Le chef du Service Forestier de la province nous a dit, l'autre jour, que les opérations des chantiers de bois pour l'hiver qui commence allaient augmenter dans une proportion de vingt-cinq pour cent au moins. Cela va représenter assurément une imposante somme d'argent pour la nombreuse population qui vit de l'industrie forestière et, en définitive, pour la communauté en général.

Mais il est à remarquer, à ce sujet, combien a changé la nature de nos chantiers de bois. Autrefois, l'on faisait surtout la " pinière ", en vue de tirer de la forêt les énormes pins dont elle était si riche ; l'on a ainsi extrait une incroyable quantité de ce bois qui est entrée dans la construction des navires de bois, de nos gros édifices d'aujourd'hui, de la plupart de nos résidences que l'on appelle, aujourd'hui les " vieilles maisons ", faites de grosses pièces de bois superposées. Puis, après, ce fut l'exploitation de l'épinette, rouge et blanche, pour les madriers, les planches et les grandes lambourdes de nos maisons, les dormants de chemins de fer, etc. Mais, aujourd'hui, tout cela est à peu près tombé. Comme l'on dit, l'on s'est mis à " faire du bois de pulpe " et l'on en fait en quantité énorme.

C'est que l'activité dans l'industrie des pâtes de bois s'accroît, au Canada, dans des proportions formidables, chaque année. La production du papier, aussi, a augmenté d'une façon effarante. Peut-on croire que le Canada

compte actuellement cent quatorze usines, qui réunies ont réussi, en 1925, à produire 1,529,251 tonnes de papier journal seulement et ont nécessité l'immobilisation d'un capital de \$460,394,772. — Ajoutons que de ce nombre d'usines canadiennes, quarante-cinq sont seulement des usines de pâtes de papier, trente-cinq fabriquent concurremment des pâtes de pulpe et du papier et trente-quatre ne fabriquent que du papier.

Mais quelle immense part dans le progrès merveilleux de cette industrie a pris la province de Québec ! Sur ces cent quatorze usines canadiennes que nous venons de mentionner, la province de Québec seule en compte cinquante, c'est-à-dire tout près de la moitié. Dans un intéressant article que nous donne, dans l'édition française de La Forêt et la Ferme, dont il est le directeur, M. Avila Bédard, assistant-surintendant du Service Forestier et directeur de l'École Forestière de Québec, fournit à ce sujet de fort intéressantes statistiques. Ces chiffres de M. Bédard démontrent que nos cinquante usines, — dix-neuf à pulpe, quinze à papier et seize à pulpe et à papier concurremment, — sont capitalisées au montant de \$227,031,019, c'est-à-dire, plus de la moitié du capital global des cent quatorze usines du Dominion, et que les salaires payés annuellement dans ces cinquante usines s'élèvent à la somme de \$17,736,616 laquelle somme est distribuée entre 13,752 employés dont on peut dire, pourrions-nous ajouter à ces statistiques, que 75% sont des soutiens de familles à une moyenne de cinq membres chaque famille. Il est facile de calculer alors le nombre de personnes que font vivre ces usines, ou plutôt ces compagnies qui exploitent nos forêts.

En face de ces chiffres de profit pour nous, peut-on concevoir le tort énorme que peut causer à toute la communauté québécoise l'imprudence d'un homme qui serait la cause d'un de ces désastreux incendies de forêts tels que ceux que l'on a déplorés dans le passé. Supposons qu'une telle imprudence cause, aujourd'hui, comme en 1870, la destruction d'à peu près toutes les forêts du Haut-Saguenay... Avec un peu de patience et de mathématiques, l'on pourrait calculer facilement la perte que cela représenterait pour la communauté québécoise.

Mais, heureusement, il y a aujourd'hui, le Service de la Protection des Forêts et cette éventualité est maintenant impossible.

*
* *

Le Lac Saint-Jean est, depuis quelque temps, pourrait-on dire, à l'étalage. Les journaux sont remplis, à son sujet, de protestations, de texte de requêtes, de polémiques. Parlons-en un peu, nous aussi, mais pas dans le sens actuel. Remontons à un temps où l'on n'avait assurément pas besoin de barrages pour élever le niveau des eaux du lac Peokgagamy car il contenait suffisamment d'eau navigable aux légers canots d'écorce des Algonquins, des Montagnais et des Papinachois qui habitaient ces régions lointaines à la fin du XVII^e siècle.

Il existe dans les archives du Séminaire de Québec un vieux registre, pas très volumineux, mesurant six par sept pouces de format, qui devait comprendre soixante-cinq feuillets, mais dont le premier, le troisième et le quarante-troisième manquent. Le document est presque illisible pour des yeux de profanes tellement il est défranchi, maculé, déchiré mais de patients antiquaires ont pu, avec les grâces d'état dont ils bénéficient, tirer de ce grimoire de précieux renseignements sur les humbles origines du Saguenay et du Lac Saint-Jean.

Le lac Peokgagamy fut découvert, on le sait, en 1647 par le Père Jean DeQuen, mais de cette date de 1647 à 1676 il faudra se résigner à ne jamais rien savoir sur les missions qui s'y sont faites par les Pères Jésuites, compagnons du Père DeQuen. Ce dernier était mort depuis longtemps quand les missionnaires ont commencé, vers 1672, à tenir le vieux registre dont nous parlons et que les archivistes et historiens connaissent sous le nom de *Miscellaneorum Liber*. Ce sont là, en somme, tous les documents dont disposerait un historien qui entreprendrait d'écrire l'histoire complète de ce coin du pays dont on parle tant présentement et sur lequel les plus puissants industriels du monde américain ont, depuis plusieurs années, les yeux constamment tournés.

L'histoire primitive du Lac Saint-Jean sort des ténèbres en 1676 alors que l'on se décida à construire à "Metabetchouan de Peokgagamy" une petite chapelle et une résidence pour le missionnaire. On voit que les travaux de l'intérieur de cette chapelle furent terminés durant l'été de 1677. Ce fut là, la Mission Saint-Charles, la première de ces régions. Cette chapelle s'élevait sur une pointe qui forme la rive droite de l'embouchure de la rivière Métabetchouan que les gens de Chambord et de Saint-Jérôme appellent encore, parfois, la Rivière-du-Poste comme ils appellent Rang-du-Poste celui qui conduit de la rivière au village de Saint-Jérôme. Voilà trente ans l'on a élevé à l'endroit précis où se trouvait la petite chapelle de la Mission Saint-Charles une grande croix rustique que l'on entretient très bien et où, cette année même, voilà quelques semaines, l'on inaugurerait une pieuse cérémonie que l'on décora du titre de "Neuvaine à la Croix du Chemin".

Au Lac Saint-Jean, si l'on a manifesté, comme on peut le constater depuis quelque temps, un solide attachement au sol natal, à la terre paternelle, l'on a aussi le culte du souvenir et l'on sait en entretenir le feu sacré d'une façon à la fois intelligente et poétique. La croix de la Métabetchouan nous rappelle, aujourd'hui, les noms des héroïques missionnaires qui ont ouvert cette région à la foi et à la civilisation, un siècle et demi au moins avant l'arrivée des premiers colons qui fondèrent le Lac Saint-Jean agricole et dont on chante fort exagérément et bien à tort, le glas. Le Lac Saint-Jean agricole demeurera, quoiqu'on dise; et il sera, dans l'avenir, plus prospère qu'il n'a jamais été encore. Ignoré jusqu'en ces dernières années, à cause de son éloignement des grands centres, la haute industrie lui aura ouvert un marché solide, ce qui

lui manquait jusque là. Dans cette intention nous devons prier les saints missionnaires du Lac Saint-Jean, de 1647 à 1696, ceux dont le *Miscellaneorum Liber* nous révèle les œuvres, de protéger de toute injustice économique et sociale ce coin des solitudes du Haut-Saguenay. Les Pères Jean DeQuen, Antoine Sylvy, François de Crespieul Pierre Dalmas, Bonaventure Fabre et les saints Frères Malherbe, Lamontagne, Caron, de La Chevrotière et tant d'autres qui prieront, sans doute, que du moins, la Croix qui rappelle leur héroïque souvenir sur la pointe de "Metabetchouan de Peokgagamy" ne soit pas envahie par les eaux du lac. . .

*

* *

Nous avons toujours été un peu humiliés de l'absence à peu près complète, dans une province comme la nôtre, la première du Dominion, et dans une ville comme Québec, la plus ancienne du Canada, la seule ville dont on peut dire qu'elle a un passé militaire, qui possède déjà force monuments, voire même des ruines, de l'absence, disons-nous, d'un musée national ou de quelque institution où les enfants puissent aller chercher des leçons de choses, et les étrangers, étudier, en passant, notre faune, notre flore, notre géologie et quelque chose de notre passé.

Il ne faut cependant pas trop nous plaindre de cette lacune dans notre développement. Nos gouvernements ont été, jusqu'à présent, si occupés à développer nos ressources naturelles, à transformer les forêts en champs cultivés, à sillonner la province des routes nécessaires, à étendre les bienfaits de l'instruction primaire tout en encourageant l'enseignement secondaire, jusque dans les plus hautes sphères, qu'il n'y a pas lieu de trop s'étonner, encore que ce soit humiliant, de l'absence d'un musée national.

Mais depuis quelques années, grâce à la sollicitude d'un gouvernement qui s'efforce d'étendre ses bienfaits de tous les côtés à la fois, qui veut améliorer l'enseignement du haut en bas de l'échelle en même temps que continuer à développer nos ressources, nos horizons s'élargissent. Nous avons des sommets à escalader. Maintenant à la hauteur relative où nous sommes parvenus, il nous est permis, en faisant halte, un instant, pour respirer à pleins poumons et à plein cœur, de caresser d'autres ambitions, de vouloir aller plus haut. Nous avons assisté, au long de la montée, à des combats répétés de rayons et d'ombres. Il y a eu, d'abord, des lueurs timides dont plusieurs s'éteignirent sur un fonds brumeux; mais il semblait alors que notre astre avait assez de force en sa jeunesse pour livrer bataille aux vapeurs accumulées à l'horizon. Ce furent ensuite des flammes peu vives, d'une teinte pâle que le regard pouvait affronter. Puis, les rayons piquèrent droit au zénith et, aussitôt, à travers les brouillards, s'ouvrirent de belles voies de lumière dans les espaces bleus. Bientôt les vapeurs, pressées, poussées, bousculées battirent en retraite sous les jets des rayons partis du globe en pleine ascension.

Mais il ne faut pas nous arrêter là, nous coucher pour le repos et, dans des buissons de lauriers, dormir; il n'est

jamais prudent de faire halte trop longtemps. Il y a les dangers des hauteurs comme ceux de la plaine. Montons plus haut et nous assisterons aux exploits de notre astre inondant de clartés rutilantes les vastes campagnes de l'azur conquise...

Forts maintenant de la prospérité de la province, notre gouvernement veut remplir le rôle qu'il s'est donné dans le domaine de l'éducation nationale, comme il a accompli la rude tâche d'assurer le bien-être du pays contre toute adversité. Il a encouragé les études, reconnu les talents, dans les domaines des arts, des sciences et des lettres. En multipliant les bourses pour les universités européennes il nous a assuré, pour l'avenir, une pléiade de jeunes professeurs formés à bonne école. Il a fait construire des écoles où des milliers de jeunes gens cherchent à créer la beauté. Il a encouragé la production littéraire. Il a voulu que les vieilles choses du passé qui se cachent modestement dans les coins de notre province ne se perdent plus et continuent à raconter la vie des aïeux. A présent il nous manque un musée d'histoire naturelle où nous puissions admirer et étudier d'un coup d'œil les belles collections que nous possédons déjà de notre faune, de notre flore, de notre ornithologie si intéressantes, si riches par leurs belles variétés.

La loi qui crée ce musée est, depuis trois ans, dans nos statuts. Nous avons donc lieu d'espérer qu'elle sera mise en vigueur bientôt ; il serait temps de la réaliser.

Damase POTVIN.

UN NOUVEAU POÈTE

DU TERROIR CANADIEN-FRANÇAIS

Notre collaboratrice, Mlle Alice Lemieux, vient de publier son premier recueil de poésies, sous le titre charmant de *Heures effeuillées*. Nous publions la préface de ce beau livre dont M. Alphonse Désilets s'est fait le parrain. Voici cette préface qui est une analyse de la vocation du poète :

Le poète est marqué au front d'un sceau distinct, et la langue qu'il parle est la langue des dieux. Celui qui porte en soi les signes du destin ne saurait échapper aux lois inéluctables qui commandent sa vie.

Et le poète naît avec une âme ardente, sensible et généreuse. Dès sa petite enfance il s'émeut aux spectacles qu'offre à ses yeux avides la nature toujours neuve. Il regarde et comprend, admire et s'attendrit.

Le lever du soleil le transporte de joie : son sang monte en ses veines ainsi qu'un vin nouveau. Il est heureux de vivre.

Le plein jour éblouit ses regards et son cœur s'ébat dans sa poitrine comme un aiglon en cage. Il cherche la liberté.

Le crépuscule enchante ses ardeurs juvéniles : son esprit s'abandonne aux caprices du rêve. Il a besoin d'aimer.

Et si, dans l'insomnie qui déchire ses nuits, il veut percer les enveloppes du silence, on perçoit des sanglots si poignants de douleur qu'on sent grandir en soi l'auguste sympathie. Rien n'est sublime que les larmes du génie...

Ainsi vont les poètes, par le même chemin, dans les cadres étroits de l'existence humaine. Ceux qui les voient passer d'un œil indifférent ne leur demandent rien. Et ceux qui les devinent peuvent bien simuler la haine ou le dédain : au fond, ils les envient.

Car, quels que soient le rythme ou la forme de ses chants, le poète interprète les sentiments profonds, intimes et souverains de notre humanité. C'est par lui que s'expriment nos plus secrets pensers, notre soif de conquête, nos désirs d'infini, nos idéals rêvés, nos cruels désespoirs.

C'est pourquoi, à travers tous les temps et les peuples, la poésie demeure l'éternelle prêtresse vers qui toutes les âmes hautes sont tendu. Ceux qui n'ont point parlé sa langue ont écouté sa voix et l'ont aimée. Ils l'ont aimé à cause de la douceur des baumes qu'elle a mis sur leurs plaies. Ils l'ont aimée pour les beautés universelles qu'elle a révélées. Ils l'ont aimée aussi pour le charme et la joie de ses incantations.

Car les heures de paix, d'extase et de gaieté qu'enchanter la divine et pure Poésie, n'ont rien de comparable ici-bas pour le cœur dont la soif ne s'éteint qu'aux flots d'ambrosie.

Ce sont ces heures-là que les poètes chantent. D'harmonieux symboles ils les ont habillées... La vie humaine est comme un arbre ou comme un livre. Les heures qui s'effeuillent sont tendres ou cruelles, claires ou nuageuses, gaies ou tristes, roses ou grises.

On n'a beau n'être encore qu'au printemps de sa vie, dans les heures effeuillées s'il en est de vermeilles, quelques-unes sont graves et d'autres gaitées. Et toutes ont en elles l'image de notre âme, de nos rêves attendris, de nos déceptions.

* * *

La jeune poétesse, dont les pensers s'effeuillent dans les pages que voici, a goûté bien des heures de délicieux rêve, d'affectueux émoi et de pieuse ardeur.

Encore toute enfant, son esprit s'attachait au merveilleux spectacle de la terre et des cieux. Dès l'aube elle a compris que l'ordre universel est la beauté du monde :

" Ma jeune vie en fleur se surprend à rêver... "

Et depuis son enfance les Muses ont voltigé autour d'elle en chantant. Leurs farandoles gaies, dans le jour diaphane, ont ébloui ses yeux en éclairant son âme :

*" J'aimais l'amour, la vie, et je ne savais pas
" Si la lumière qui m'entourait de sa flamme
" Venait de l'horizon ou du ciel de mon âme... "*

Les désirs s'effeuillant au caprice de l'heure, elle a voulu l'amour avec la liberté. Tous les chants qui s'élèvent aux heures indéçises emportent dans leur vol lent et voluptueux les parfums exhalés de la fleur fraîche éclos :

*" J'allais seule, en rêvant, — c'était l'heure indéçise,
" — Seule avec une gerbe de fleurs dans mes bras...
" Près d'un bosquet touffu je ralentis mes pas.
" Des oiseaux m'appelaient... Et je me suis assise
" Pour regarder venir le soir... "*

Car, le soir viendra tôt. Il se fait pressentir dans la mélancolie tiède des crépuscules. Afin de prolonger la claire vision des beautés qu'il adore, le poète s'en va, quand le jour s'assombrit, vers les hauteurs que dorent les rayons du Mystère. Car la foi l'illumine et grandit son espoir :

*" Les montagnes ce soir sont divinement belles,
" Mais trop tôt leur beauté s'efface avec le jour.
" Seigneur, il n'est que Toi, Toi dont le grand amour
" Offre à nos cœurs épris des beautés éternelles... "*

Ainsi l'une après l'autre les Heures effeuillées tapissent les chemins du vagabond fleuri, du troubadour chantant, du poète inspiré. De l'arbre de la vie, des feuilles se détachent. Et celui qui les cueille en cheminant peut lire ce que toute âme humaine porte en elle de grand, de beau, de délicat, de doux et de divin.

Si l'orgueil oblitère et si le pied profane ce livre indestructible, le poète est le prêtre inamovible qui nous en perpétuera l'immortelle beauté. Car, le trésor durable où puise le poète est dans les sources même de toute vie humaine : notre âme et notre cœur.

Alphonse DÉSILETS,
Président de la Société des Poètes.



AU PARNASSE CANADIEN

MON LIVRE D'HEURES

“ Ainsi toujours poussés vers
de nouveaux rivages.”

LAMARTINE.

*Non, ce n'est pas un livre à riche reliure,
Un livre à fermoirs d'or et serrure à secret,
Écrit sur du vélin, orné d'enluminures,
Œuvre d'obscur artiste ou de moins replet ;*

*Mon livre d'heures n'est qu'une simple brochure
Sur du mauvais papier n'ayant aucun cachet.
Compagnon de ma vie et de mes aventures,
Il est toujours pour moi “ le livre de chevet ”.*

*C'est lui que je consulte en mes heures de doute,
Quand je suis inquiet, esseulé sur la route,
Et sans lui, si souvent, combien j'aurais souffert !*

*Aussi, “ toujours poussé vers de nouveaux rivages ”.
J'emporterai toujours en partant pour voyage
L'horaire des chemins de fer !*

Émile CODERRE.

NUAGES ET MOUTONS

I

*Les nuages au ras des monts s'en vont courant,
Car le vent est très fort et leur troupeau très grand,
Ils vont. Et quand, entre eux, le soleil se reflète,
On voit luire soudain l'acier d'une houlette ;
Car, vers le gîte, au loin, qui doit les héberger,
Le nuage est mouton et le vent est berger.
Ils vont, sans soupçonner dans leur cohue instable
Si c'est à l'abattoir ou si c'est à l'étable ;
Ils vont, ne sachant pas si, demain, saison
Pour en couvrir nos champs leur prendra leur toison ;
Ils vont, ils vont, couvrant la lieue après la lieue,
Ils vont ! Et là, debout dans sa vareuse bleue,
Le vent, ce dur berger dont claque le chapeau,
D'un geste impitoyable active leur troupeau !*

II

*Par groupes, les moutons, doucement turbulents,
Font, sur le pré jauni, de beaux nuages blancs
Que pourchasse, agitant une branche sonore,
Un petit paysan, frais comme un vent d'aurore.
Sachant que le berger qui les mène est très bon,
Ils glissent lentement vers le calme horizon
Que leur font, au lointain, la chaude bergerie
Et l'étable embuée à la crèche fleurie.
L'un, parfois — au retour c'est bien plus alléchant —
Happe un brin d'herbe ou deux, à la hâte, en marchant,
Et tel autre, repu, trouvant sa part trop belle,
Vers ses frères du ciel lève la tête, et bêle !*

Clovis DUVAL.

AUTOMNE

*Automne, resplendis ! Soleil roux d'un ciel d'or,
De tes rayons de pourpre embrase ce bocage.
Sur nos fronts, bruissez, ô restes de feuillage
Que l'âpre vent des soirs n'emporte pas encor.*

*Voici l'heure où, jadis, l'ardent appel du cor
Résonnait dans l'air pur, aux confins du village ;
Où la Douce accourait pour recevoir l'hommage
D'un grand cerf aux abois ou d'un sanglier mort.*

*Ce tableau ne vit plus qu'en nos rêves d'enfance
Car nos bois, aujourd'hui, sont hantés de silence ;
L'oiseau lui-même, hélas ! déserte la forêt.*

*Et si quelque rêveur, par hasard, y promène
Ses pas inconscients de la paix souveraine
C'est que son cœur le guide où pleure le regret . . .*

Jean-Paul LESSARD.

Toronto, octobre 1926.

L'OFFRANDE

Mes mains, vides en apparence,
Font des rayons avec leurs doigts.

Marie LE FRANC

*J'offrirai mes deux mains au léger paysage
Qui penche dans l'été son multiple visage ;*

*J'offrirai mes deux mains, mélancoliques fleurs,
Au crépuscule chaud qui pénètre le cœur.*

*J'offrirai mes deux mains à la mer qui déferle
Pour que mes doigts joueurs s'amuse de ses perles.*

*Puis je vous offrirai, gerbe de mes deux mains,
Avec votre abandon, vos plaisirs, vos chagrins,*

*Au passant qui sera plein de mansuétude,
Puisqu'il aura compris toutes vos lassitudes.*

*Et son baiser plus chaud qu'un soleil de juillet
Et plus sage et plus feu qu'un papillon follet,*

*Sur votre chair en fleur viendra plier son aile
Odorante du soir comme la pimpenelle . . .*

*Car vous êtes le don fébrile, précurseur,
O mes mains qui tendez de lourds fruits de douceur !*

Medjé-Ernestine VÉZINA.

“ La chanson fragile ”.

LÉGENDES DU SAINT LAURENT

FANTAISIE DU TERROIR

LA SORCIÈRE DU SAINT-LAURENT



(Courtoisie du Pacifique Canadien.)

Matshi Skueou, ce nom bizarre ne dit plus rien aux générations actuelles, mais les vieux s'en souviennent encore et ils vous diront comme ils ont frissonné jadis, en écoutant leurs aînés raconter les méfaits de la Sorcière iroquoise.

Elle était comme l'Esprit mauvais de ces démons, qu'elle dirigeait et protégeait dans les combats et les expéditions traîtresses où ils excellaient. Combien de chefs de famille assommés au bord du bois où ils travaillaient aux semailles, sous le regard terrifié de la jeune mère qu'ils venaient de quitter dans l'humble maisonnette ! Combien de villages assaillis en pleine nuit, comme celui de Lachine dont la moitié de la population périt en une nuit de cauchemar et de sang ! L'ombre menaçante de Matshi Skueou a plané pendant près d'un demi siècle sur la colonie naissante et encore faible, les épouses et les enfants ont prié Dieu en pleurant de l'éloigner à jamais, et les hommes ont maudit cent fois l'Iroquois cruel et rusé qui le prenait si souvent en défaut et immolait quelqu'un d'entre eux. Il y a peu d'époques plus héroïques dans l'histoire du monde que celle où les défricheurs et les premiers agriculteurs de la Nouvelle-France ne pouvaient aller aux champs qu'armés de leur fusil, et devaient se battre contre l'Iroquois autant que contre la faim et les moustiques.

C'est Matshi Skueou qui suivait les Blancs à la trace et y dirigeait les guerriers sanguinaires. On cite le cas pathétique d'un de nos ancêtres, un homme du nom de Houel, d'où serait venu

le nom de la Rivière Ouelle ; en compagnie de son jeune fils et d'un bon canotier canadien, elle s'était mise en route pour rejoindre son mari, employé à Québec. Le petit garçon se mit à dire soudain qu'il entendait un chant magnifique et voyait une dame blanche marcher sur les eaux.

— Tu te trompes, dit la mère, ce n'est que la plainte du vent et les rayons de la lune traversant les nuages.

Mais le canotier en savait plus long et comprit bien que l'âme damnée des Iroquois avait trouvé leur trace et amènerait ses égorgeurs. Il se cacha dans les anses, rasa la terre et les arbres, prit en un mot toutes les précautions possibles ; mais bientôt un parti de canots iroquois l'atteignit et l'homme eut la tête cassée. Madame Houel et le petit garçon furent emmenés en captivité et longuement martyrisés. Aussi depuis ce temps, les parents ne permettent-ils pas aux petits enfants d'aller le soir au bord de l'eau, de crainte de voir apparaître Matshi Skueou, la "dame blanche" aux mains crochues, qui enlève et torture les petits enfants imprudents.

R.C.

Un gros magasin de Chicago doit dépenser \$50,000 par année en publicité. Cette clause rigide fait partie de son bail. C'est la preuve que le propriétaire de la bâtisse apprécie la valeur de la publicité.

EAU FORTE OU PASTEL

par Aimé PLAMONDON

UN SOIR SUR LA VILLE

Cinq heures. Les grands magasins vont bientôt fermer. Les théâtres laissent s'ensauver par toutes leurs portes le public de l'après-midi. Les grands restaurants ont illuminé leurs devantures fastueuses, leurs étalages tentateurs. Le soleil s'est couché glorieux de l'autre côté de la montagne qui borne la grande ville. C'est la nuit de novembre qui tobe sur la cité gigantesque, l'enveloppant entièrement d'un linceul mystérieux qui est, suivant les quartiers, tantôt triste comme un suaire, tantôt resplendissant comme un manteau de reine.

C'est l'heure unique où s'abolissent les travaux du jour qui vient de finir, où se lèvent les espérances de la soirée qui commence. Tout au long de la rue large et resplendissante, bordée d'établissements luxueux, de restaurants réputés, de théâtres somptueux, la foule circule dans un va-et-vient ininterrompu, déroulant suivant une cadence au rythme précis et harmonieux sa chaîne aux mailles vivantes, toutes disparates, et pourtant toutes semblables.

Pour le promeneur solitaire qui s'en va dans le vague, sans autre préoccupation que celle de regarder devant lui et à ses côtés, le spectacle est magique et incomparable. Rien ne saurait rendre l'impression qui se dégage de la contemplation de tous ces individus qui s'en vont, les uns hâtant le pas, les autres d'une allure fatiguée, vers leur incertaine destinée. A regarder toutes ces figures d'hommes, de femmes, de jeunes filles, d'adolescents, on se surprend à essayer de pénétrer les pensées diverses qui se cachent derrière tous ces fronts, les désirs qui oppressent tous ces cœurs, les espoirs et les désenchantements qui agitent toutes ces âmes.

Ainsi, devant ce grand théâtre à la marquise prétentieuse, fantastiquement illuminé et, qui arbore comme un pavillon glorieux une immense enseigne électrique, regardons un instant quelques-uns des passants qui se sont arrêtés pour consulter le programme de la soirée. Il y a le couple d'âge mûr, pressé de rentrer, indifférent aux minces séductions du cinéma ou du vaudeville, qui se demande uniquement s'il ira passer ici plutôt qu'ailleurs, deux heures après dîner, afin de rompre la monotonie d'un tête-à-tête sans intérêt. Un peu plus loin, voici deux amoureux lisant sur l'affiche les noms des morceaux de musique qu'exécutera l'orchestre symphonique attaché à l'établissement. L'homme et la femme, enivrés du grand rêve qu'ils vivent avec frénésie depuis quelque temps, se promettent de venir baigner leur fraîche tendresse dans le lac limpide des sons. Tout près de ces derniers, voici trois jeune filles, menues, fraîches, pimpantes, vêtues de manteaux courts à la dernière mode, coiffées de toques de fourrure et de velours extrêmement élégantes, qui devisent entre elles, commentant les péripéties probables de la vue annoncée pour le soir. On sent chez elles le goût d'assister à un spectacle chic où la place d'honneur sera dévolue à de mirifiques amoureux au visage extasié, vêtus suivant toutes les exigences de la mode la plus récente et la plus raffinée.

Devant les vitrines de ce restaurant dispendieux et exclusif, situé à deux pas du théâtre, d'autres couples aux yeux remplis d'autres convoitises stationnent, tentant de s'approprier à force de désir, de volonté, les mets artistiques, les primeurs affriolantes, les fruits merveilleux dont l'établissement regorge. Il y en a dont l'imagination est tellement surexcitée par la vue de ces victuailles disposées dans un ordre impeccable, en des récipients qui les avantagent, qu'on dirait à chaque instant qu'ils vont enfoncer la porte, forcer les fenê-

tres, prendre d'assaut enfin le restaurant, s'y établir et y manger jusqu'à l'étouffement, jusqu'au trépas. Erreur évidemment pour quelques-uns qui ne s'inquiètent que de chercher quelque nouveauté pour leurs palais blasés, mais grande vérité aussi pour les autres, obligés de se contenter trois fois le jour de la nourriture uniforme et sans goût des pensions de famille, de l'ordinaire quelconque des logis médiocres.

Il est aussi d'autres ardeurs plus violentes, plus tristes aussi parce que plus profondes, que les figures des promeneurs et des promeneuses revèlent à l'observateur attentif. Que de visages d'hommes tourmentés, ravagés par des passions brutales et viles, on rencontre sur la rue à cette première heure si enjôleuse de la nuit d'automne ! Que de femmes aussi, anxieuses, mélancoliques, malgré le sourire artificiel, malgré la toilette, on coudoie avec un frisson au cœur, en se demandant vers quelles catastrophes elles s'acheminent, vers quels désastres elles se hâtent.

Cependant, à la porte maintenant close d'un grand magasin de riches, un infirme, privé de ses deux jambes, les genoux pris dans une espèce d'armature de cuir, barbare et compliquée tire d'un violon plaintif des mélodies d'amour et de volupté qui mettent des larmes aux yeux des moins sensibles. De son instrument vulgaire, torturé par son archet lourd et sa main engourdie, sortent et s'envolent dans la rue des chansons variées qui égrènent alentour de lui sur le pavé leurs notes brisées. Il joue toujours, il joue sans cesse, se grisant lui-même, non des airs qu'il enfle en guirlandes sans y penser, mais du bruit métallique que font les sous en tombant dans l'écuelle qui est devant lui.

A chaque coin où se croisent des rues importantes, des vendeurs et des vendeuses de journaux clament d'une voix spéciale leur marchandise imprimée. Les gens s'arrêtent, attirés par cet autre rêve que font naître en nos cœurs la vue des caractères qui forment tous ces mots, par où s'expriment les espérances, les déceptions, les chagrins, les tendresses, les trahisons qui forment la trame de notre pauvre existence.

Un trait touchant qui fait plaisir et qui réconcilie un peu avec l'humanité. Que fait donc ce monsieur très élégant, extrêmement bien mis, qui vend des journaux à la porte de cette pharmacie de haut ton ? Tient-il un pari, remplit-il les conditions d'une gageure perdue ? Non, bien mieux que cela, il fait la charité, car au bout de quelques instants, on voit sortir de la pharmacie un aveugle soutenu par un autre gentleman, compagnon du premier. C'est cet aveugle, le véritable vendeur de journaux, qui a eu besoin de faire du change pour son commerce. Le monsieur chic remet au pauvre diable l'argent des quelques journaux vendus en son absence et il s'éloigne avec son camarade.

Et c'est ainsi que dans la troublante nuit d'automne se croisent, se mêlent, se heurtent, dans la grande rue de la grande cité les beautés et les laideurs de la vie, les joies et les sourires des yeux tristes ou triomphants.

Aimé PLAMONDON.

— Trouvez-vous que la publicité donne de prompts résultats ?

— Elle en produit certainement. Tenez, l'autre jour, nous avons publié une annonce pour demander un gardien de nuit et cette même nuit le coffre-fort fut cambriolé.

CONTE DU TERROIR.

L'ORIGINE DE LA SAINTE CATHERINE

par CATHERINETTE.

En l'an de grâce 1639, Madame de la Peltrie, Mère Marie de l'Incarnation, ses compagnes, et Mlle Cousture arrivaient à Québec sur le *St-Joseph*. Pour les recevoir, M. de Montmagny, accompagné de la garnison et suivi de la ville entière, descendit au rivage. Tous les canons du Fort St-Louis les accueillirent par une joyeuse salve au moment où elles touchèrent le port. En mettant pied à terre, la Mère Marie de l'Incarnation et ses amies se prosternèrent avec un pieux respect et baisèrent avec transport ce sol, objet de leurs vœux.

Dès le lendemain, les colons se mirent à bâtir une maison pour les religieuses. Mlle Geneviève Cousture se mit immédiatement à apprendre la langue algonquine et quelques mois après on pouvait la voir, assise à l'ombre d'un grand orme, dans le jardin du couvent des Ursulines, catéchisant les petits Sauvages. Elle leur révèle l'existence de Dieu, créateur du firmament, du soleil, des arbres, des fleurs, des oiseaux et du beau fleuve sur lequel glissent leurs légers canots d'écorce. Elle s'arrête un instant, mais les petits Indiens ne lui laissent pas une seconde de répit, et ils crient de toute la force de leurs poumons "Encore ! Encore ! . . ."

Elle ne peut résister à cette supplication et dit "Parce que vous avez été sages, je vais vous conter l'histoire de nos premiers parents, dans le paradis terrestre."

Alors, Geneviève leur parle du jardin de délices où Dieu mit Adam et Eve, de la défense de manger du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal sous peine de mort temporelle et éternelle, de la tentation du démon et de la chute de nos premiers parents ; enfin, de l'expiation de leur désobéissance par la mort en croix du Fils de Dieu qui a racheté les hommes.

C'est Dieu, leur dit-elle en terminant, qui nous a envoyés vers vous pour vous apprendre à le connaître et à l'aimer. Mlle Cousture pose sa main sur la tête de chaque enfant en priant Dieu de faire couler l'eau du baptême sur ces fronts ingénus. Ces pauvres petits enfants pleurent de joie, promettent de n'aimer et de n'adorer que le Dieu de la "femme au visage pâle".

En 1644, Ville-Marie soutint une attaque terrible contre les Iroquois et un grand nombre de Français furent blessés. Plusieurs dames de Québec, et Mlle Cousture, s'y rendirent. Après mille difficultés, elles arrivèrent au Fort. Là, dans une maison en bois rond étaient étendus une quinzaine de blessés. Il fallait voir avec quelle libellé Geneviève pensait l'un, la voit un autre, encourageait un troisième. Parmi tous ces éclopés, il y en avait un presque mourant ; son teint basané ne parvenait pas à cacher la pâleur de ses traits et un ruisseau de sang coulait le long de son visage. Mlle Cousture s'approcha, lui fit boire quelques gouttes de cordialet, d'une main délicate, lava sa large blessure au front. Elle lui parlait comme une mère eût parlé à son enfant. Le jeune homme, originaire de Bretagne, la remercia de ses soins par un regard reconnaissant. Chaque jour elle continua de le soigner avec son dévouement angélique. Ses efforts furent couronnés de succès, car au bout d'une semaine il était hors de danger.

Trois mois après, un beau soir du mois d'août, il arrivait à Québec en canot d'écorce avec un Huron, Pied-Rouge, et Mlle Cousture.

Tout en allumant son calumet, le sauvage contemplant avec ses compagnons le soleil qui, avant de sombrer à l'horizon, plongeait ses derniers rayons dans le beau fleuve St-Laurent. Puis, plus rien, le globe de feu était disparu, tout

était silencieux, ils n'entendaient plus les joyeuses roulades des oiseaux, ni le bourdonnement des insectes, ni le bruit métallique des ailes de papillons, ni le frémissement des feuilles et des fleurs ; chacun avait regagné son logis ; on aurait dit que le lever du flambeau des nuits en avait donné le signal.

Lorsque Laurent Breton vit le disque argenté dans la voûte bleue, il s'approcha de Geneviève et lui murmura quelques mots à l'oreille. Elle sursauta "Oh ! gémit-elle, taisez-vous. C'est impossible." Pourquoi, réclama-t-il ? Vous ne me ferez pas l'injure de croire que je puisse être arrêté par votre manque de fortune ? La mienne est modique, c'est vrai, mais est-il nécessaire d'être riches pour s'aimer ? A moins que vous ne m'aimiez pas." La jeune fille protesta "Non ; non, ce n'est pas cela. Mais tout nous sépare. Ne m'interrogez pas, je vous le demande en grâce."

Et moi, je vous supplie de m'écouter ; vous n'avez pas le droit de me repousser sans raison, à moins que votre cœur ne se refuse au mien. "Je ne peux pas être votre femme, balbutia Mlle Cousture ; croyez-m'en sur parole, sans en chercher la cause."

— Vous en aimez un autre, s'écria le jeune homme au désespoir. — Non, je vous le jure ; je vous défends de croire cela ; mais je ne puis vous dire pourquoi je repousse une tendresse dont tant d'autres plus dignes que moi seraient si fières. Je ne puis pas ; je ne dois pas . . .

— Ah ! si vous m'aimiez, y aurait-il des obstacles . . . Pour vous faire mienne, je saurais les vaincre.

— Taisez-vous, supplia Geneviève . . . Je ne veux pas vous entendre. Oh ! si vous saviez quel mal vous me faites en m'offrant un bonheur défendu.

— Un bonheur, s'exalta-t-il ; vous l'avez dit vous seriez heureuse d'être mienne ; alors, aucun obstacle ne nous sépare.

— Vous m'avez mal comprise. Je suis touchée de l'honneur que vous voulez me faire. Mais, sachez-le, je ne me marierai jamais.

— Je ne vous comprends pas. — Vous ne devez pas me comprendre, mais me croire, répliqua la jeune fille en réprimant ses sanglots. Dites-moi adieu comme un frère à la sœur sur qui vont se refermer les portes du cloître ; et soyez sûr que votre nom sera toujours vivant dans ma pensée . . .

— Mais, je ne puis renoncer ainsi au bonheur. Je veux au moins connaître les motifs qui vous enlèvent à mon amour. Je veux . . .

— N'achevez pas, interrompit Mlle Cousture, vous me torturez. Si vous m'aimez, épargnez-moi, je vous en supplie."

Ils étaient rendus à Québec. Pied-Rapide accosta le canot et Laurent aida Geneviève à débarquer. Ils cheminèrent en silence jusqu'au seuil du monastère. Là, Mlle Cousture lui tendit la main : "Adieu, Laurent."

Ces mots tombèrent comme la terre sur un cercueil.

La jeune Française se rendit aussitôt à la chapelle et pleura aux pieds de bon Maître. Après une fervente prière, elle alla se réfugier près de la Mère de l'Incarnation et lui raconta tout. Cette excellente religieuse la réconforta et la consola avec des paroles maternelles.

Toute la nuit Geneviève fut dans le cauchemar. Elle voyait son père arrêté au milieu de la nuit, conduit en prison, traîné devant les tribunaux, puis accusé d'assassinat et enfin déporté (en Nouvelle Calédonie).

Le lendemain, Laurent Breton vint trouver la fondatrice des Ursulines de Québec et lui posait le désir qu'il avait d'épouser Mlle Cousture et lui relata la scène de la veille. Mère Marie de l'Incarnation lui répondit que Geneviève avait une raison très sérieuse pour refuser un parti aussi avantageux. Laurent s'en alla la mort dans l'âme.

Un peu plus tard Mlle Cousture reçut une lettre au timbre de Paris ; elle n'y comprenait rien. Son cœur battait à lui rompre la poitrine. Brisant le sceau, elle lut avec un bonheur sans mélange

MA FILLE BIEN-AIMÉE,

Dieu soit loué ! Aujourd'hui même, je viens d'être libéré. Mon procès a été révisé et il a été prouvé que je n'étais pas coupable d'avoir assassiné mon patron. Comme tu le sais, Messire Le Nôtre ayant été trouvé tué dans sa manufacture de gobelins, je fus accusé d'avoir commis le crime. Seul j'avais les clés de la porte ; on les trouva dans la serrure, liées entre elles par un petit anneau marqué à mon chiffre. Le Dieu de toute justice a permis que le coupable fut enfin découvert, saisi, condamné. Je vais bientôt m'embarquer sur un vaisseau faisant voile pour le Canada ; cette espérance de revoir mon enfant bien aimée déjà me console de bien des souffrances physiques, de bien des douleurs morales.

Adieu, ma très chère enfant. Au revoir. A bientôt !

Ton Père,

J. COUSTURE.

Après la lecture de cette lettre, Mlle Cousture courut vers la Mère Marie de l'Incarnation ; elle lui fit part de l'heureuse nouvelle, et toutes deux, dans une commune action de

grâces, remercièrent le ciel de cette faveur inespérée. Laurent Breton, mis au courant du secret familial et de la joie soudaine de Geneviève, se livra tout entier à la douceur de ses rêves d'amour.

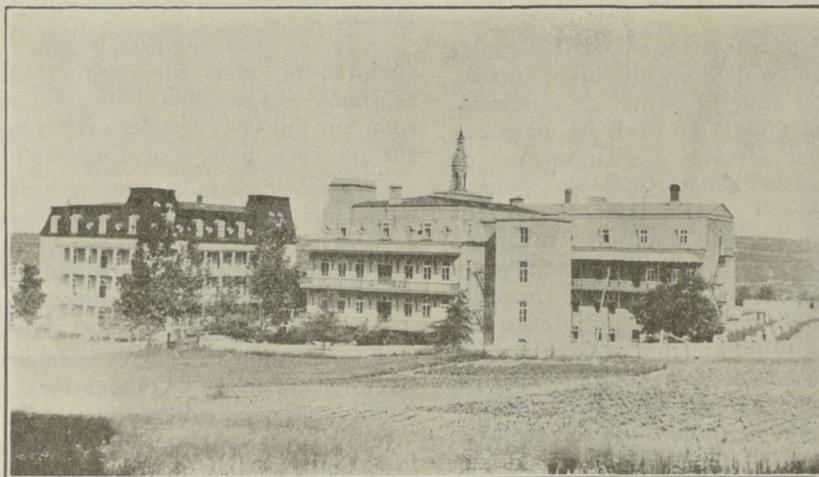
Vers la mi-novembre, 1646, Messire Cousture arriva à Québec, Avec quelle tendresse il serra sa fille dans ses bras ! Après les premiers embrassements, Geneviève raconta à son père comment elle avait été demandée en mariage par un jeune homme au cœur vaillant et pur. Le père voulut tout de suite voir Laurent Breton. Frappé de son air distingué, conquis par sa parole loyale, le père combla les désirs de ce jeune colon en lui promettant la main de sa fille. Dès cette première entrevue, le mariage fut fixé au 25 novembre.

Le jour arrivé, Mlle Cousture, revêtue de plus de grâce que de richesse, couronnée de plus d'amour que de fleurs d'oranger, voilée de modestie plus que de dentelle, se rendit accompagnée de son père à la chapelle des Ursulines. Le Père de Brébeuf unit pour la vie Mlle Geneviève Cousture à M. Laurent Breton. Après la cérémonie, on se rendit chez le Gouverneur prendre le déjeuner auquel prirent part tous les colons de marque et Pied-Rapide. Toute la journée se passa en réjouissances. On entendait, dominant la clarinette des Français, les chicoukoués des Sauvages.

Dans l'après-midi, Madame Hébert reçut les jeunes époux chez elle. Pour remplacer les dragées de France, elle leur servit une tire abondante et succulente. " Je propose, dit-elle, quand les invités se retirèrent, que chaque année sainte Catherine soit ainsi fêtée à la tire canadienne pour remercier la grande Sainte de me donner des voisins aussi aimables ". Laurent Breton s'établissait en effet tout auprès de Madame Hébert.

Voilà pourquoi tous les Canadiens mangent de la tire le 25 novembre.

CATHERINETTE.



PAYSAGE ET SCÈNE DU TERROIR.— Une institution bienfaisante au pays de Bellechasse; l'orphelinat de Saint-Damien.

LE PAYSAN

Nombreux sont les lecteurs, qui, plus ou moins nettement, éprouvent ce besoin et cherchent dans les romans d'aujourd'hui, avec une étude des sentiments, des idées, des mœurs et des préoccupations de notre temps, quelque chose de l'esprit réalisateur dont il a besoin. Plus ou moins consciemment aussi, ces mêmes lecteurs attendent et souhaitent une littérature qui tienne sa place parmi les grandes forces de réparation et de reconstruction.

Découvrir de telles œuvres, leur faciliter l'accès auprès de lecteurs qui les désirent, qui les attendent et sont donc tout prêts à les accueillir, les mettre en valeur dans des conditions qui leur permettent de se frayer, appuyées l'une sur l'autre, un chemin à travers la masse de la production contemporaine : telle est la tâche que se sont proposées les Éditions de la Vraie France, et qu'elles sont parvenues, nous pouvons le dire aujourd'hui, à réaliser.

Nous voulons faire connaître quelques-unes des œuvres de cette maison d'Édition de bons romans. Et voici une page, — un portrait du paysan, — de notre agriculteur ou de notre colon, si l'on veut, — extraite de A la gloire de la terre de Gabriel Maurière, que nous venons de lire avec passion et que nous proclamons le plus attachant de tous les romans régionalistes écrits jusqu'à présent à la gloire de la terre.

Voici, du reste, quelques courtes appréciations que l'on en a donnés, là-bas, en France.

— On lira ce récit, sans en sauter un passage, jusqu'à la fin. Il y a tant de sincérité, d'amour vrai pour la nature, tant de jolies observations d'âmes que la vérité nous séduit et nous subjuge. — Les Annales politiques et littéraires.

— Le roman de M. Maurière est aussi agréable qu'un air pur qu'on respire en sortant d'un lieu infecté. — La Dépêche de Toulouse.

— Le livre de M. Maurière, sous des détails savoureux, présente une haute portée éducative et sociale. — L'Information.

— C'est un roman solidement construit, aux péripéties nombreuses et attachantes, dont le principal personnage est la Terre, triplement chérie par l'auteur en paysan, en lettré, en artiste. — Les Nouvelles Littéraires.

Voici maintenant la page que nous aimions à faire connaître :

Je vous connais et je vous aime, hommes de la maigre province pouilleuse qui vous mouvez lentement, ternes et gris sur le sol gris, comme si, à l'endroit où vous êtes, ce fût la terre même qui s'animât, hommes de la vaste plaine où les chemins ne finissent pas, esclaves de la plèbe éternelle, paysans ! Vous vous levez au matin parmi les formes qui naissent du chaos nocturne. La lanterne s'allume au bout de votre bras et balance des

ombres parmi les pailles et les bêtes. Alors celles-ci comprennent que l'heure du travail a sonné et qu'il faut obéir à la grande loi. Vous allez au pré, à la forêt où dorment les arbres qui demain reviendront, couchés sur les longs chariots, comme des soldats morts ; à la grange sonore où dans l'air gelé bourdonne la batteuse ; à l'étable fumante ; à l'abreuvoir glacé. Et demain, vous recommencerez.

L'hiver passera ; les neiges fuiront, comme honteuses d'être là, chassées par le soleil, crevées par les jeunes pousses qui veulent vivre, et vous irez dans la plaine qui se gonfle et chatoie : au pré, bâillonner le ruisseau indocile ; au verger, discipliner la sève, au guéret, jeter les pépites du grain, et l'été disparaît à l'horizon avec ses charges de blé ruisselant des voitures, autour des meules et sur les aires, avec ses orges chevelus, ses avoines qui tremblent, et l'automne passera emportant les feuilles ; l'hiver durcira la vase molle du marais ; une année s'est enfuie.

Alors, vous recommencerez...

Et d'autres années couleront et sur le même sillon, vous ferez les mêmes gestes ; leviers et marteaux humains, vous frapperez le glèbe afin que de son cœur jaillissent les mille étincelles de la floraison. Et dix ans, vingt ans, une vie entière, soixante étés, soixante automnes, soumis et ponctuels, vous recommencerez...

Quand votre vie sera finie, alors vos enfants prendront les jours comme vous les avez pris, pour les conduire du matin vers le soir, ainsi que des bêtes de labour, infatigables et lentes. Les jours, avec d'autres jours pareils, feront des mois et des années de peine humaine. Toute une vie semblable à la vôtre recommencera, et les grands événements ne troubleront pas le retour éternel de votre travail obstiné. Et des siècles de labeur passeront. Chaque jour, comme aujourd'hui, sans souci des morts, sans souci des vivants, le soleil glissera le long des sillons pour allumer les mêmes vitres au ras du sol. Une Rose fera la soupe, un Simon tiendra la charrue ; l'un mourra par ci, l'autre naîtra par là. La terre vous emportera dans sa course éternelle pendant que, accrochés à ses flancs, vous labourerez, vous sèmerez, vous vendangerez, vous courberez vos reins cassés, vous userez vos ongles et, perpétuellement — vous recommencerez...

Pitié pour toutes ces vies cachées dans les replis de la terre, à jamais ignorées, à l'ombre d'un orme perdu dans les guérets. Pitié pour les mains rudes et mordues de gel, pour les échine courbées, pour les corps qui, de jour en jour, s'inclinent comme s'ils sentaient la terre et qu'elle les attirât, soumis à toutes les puissances d'ici-bas et d'en haut... Pitié et amour pour le vieux immobile et crevassé comme une muraille ; pour les

bêtes pacifiques qui, sur la cîme de la colline, labourent sous le ciel rouge du soir . . . Pitié pour tous les malheurs, pour toutes les souffrances, pour les jours de mort, pour les jours mauvais où les fumées passent dans le ciel comme des pensées tragiques, où le vent crie et menace dans les éteules et dans les bois ; pitié pour vos pleurs, pitié pour vos résignations, pitié pour votre pauvre visage rond et ridé, pour cette larme sur votre peau hâlée, vieille paysanne ; pitié sur les chaumières, sur les roseaux froids ou se cache la sarcelle, sur le foyer de la veuve, sur les bois mouillés, sur toute la pauvre vie qui palpète éparse dans la campagne et qui se tapit, frileuse et miséreuse, à toutes les anfractuosités de la vie ! . . . Pitié profonde et immense pour tous ceux qui sont morts, qui ont fait cette terre, qui l'ont parée, qui l'ont aimée, qui t'ont fait épanouir, nature ! que tu portes en ton sein ; pour ces ossements roux que ramène le fossoyeur quand il creuse une tombe nouvelle et qui sont tout ce qui reste de tant de travail et de tant de misère !

Vous souvenez-vous? — Beaucoup d'entre vous se souviennent encore de la Pearline qui se vendait dans toutes les épiceries du pays. La marque était bien connue. Les dépenses de publicité de cette compagnie étaient d'environ un demi-million de dollars par année et ses profits nets, pendant un certain nombre d'années, furent d'à peu près un autre demi-

million de dollars. Ces profits continuèrent d'être réalisés même après la mort du manufacturier, M. Pyle, sous la direction de ses fils, mais ceux-ci moururent et les affaires passèrent entre les mains de quelques procureurs. La Pearline, à cette époque, était devenue une nécessité domestique. L'un des avocats en conclut qu'il serait tout aussi facile de réaliser un million de profit par année que \$500,000 et que tout ce qu'il y avait à faire pour cela était d'économiser sur la publicité. Le million ne fut jamais fait. En trois ans la compagnie Pyle fut vendue à Proctor & Gamble pour presque rien.

Qui paie pour l'annonce? — Celui qui paye le compte d'annonce c'est celui qui n'annonce pas. Il paye aussi sûrement que s'il allait prendre l'argent dans sa caisse. La seule différence c'est que les dollars des consommateurs, au lieu d'entrer dans son tiroir-caisse, passent tout droit et s'en vont dans le tiroir de l'annonceur. Il paye les annonces de ses concurrents sans en bénéficier.

De nombreux ennemis de la publicité se sont souvent demandé qui payait les gros comptes de publicité de leurs compétiteurs, sans réaliser que c'était eux-mêmes.

Pourquoi ne pas cesser de payer les comptes de vos concurrents et commencer à faire payer vos annonces par quelqu'autre marchand par les pertes qu'il subira comme conséquence de la publicité que vous ferez ?

— Lui (sur un ton sentimental) — Comment vivrai-je sans vous ?

— Elle : Plus économiquement.



PAYSAGE ET SCÈNE DU TERROIR. — Un côté du parterre de l'entrée principale à l'orphelinat agricole, Vauvert, Lac St-Jean.

LES GUIDES HISTORIQUES

L'ORGANISATEUR DE CES GUIDES EN FAIT CONNAITRE L'HISTORIQUE ET LE BUT
DEVANT LE CLUB KIWANIS DU CANADA

L'autre jour, au lunch du Club Kiwanis, au Château Frontenac, se trouvaient réunis une cinquantaine de membres et plusieurs invités spéciaux appartenant à des clubs similaires du Canada et des États-Unis.

Le président, M. R. Meredith, avait invité, pour donner une causerie, M. G.-E. Marquis, qui a parlé de l'organisation à Québec des guides historiques destinés à conduire les touristes aux endroits historiques et aux sites remarquables de la ville de Québec et des campagnes environnantes. Nous sommes heureux de donner ci-après un résumé de cette intéressante causerie qui a apparemment captivé les auditeurs du Club Kiwanis.

L'on verra que l'on forme même des espérances, relative-ment au tourisme et que les guides ne seraient que les avant-coureurs d'une autre organisation permanente destinée à organiser, dans la ville de Québec, le tourisme sur une base solide, afin de profiter pleinement de tous les travaux qui peuvent en découler.

Il y a trois ans, la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec prenait l'initiative d'organiser un cours destiné à former des guides historiques.

L'on sait que le tourisme est devenu aujourd'hui une industrie qui mérite d'être organisée pour les endroits recherchés, à cause de leurs attraits historiques, scéniques ou simplement climatiques.

L'invention de l'automobile et l'amélioration des routes, de la province de Québec comme d'ailleurs, ont contribué à développer considérablement le tourisme.

Depuis longtemps déjà, la ville de Québec, la plus ancienne de l'Amérique du Nord, a été le point de mire de nombreux visiteurs étrangers, à cause de son cachet tout particulier, de son site incomparable, du panorama qui se développe de chaque côté d'elle et en particulier de ses nombreux souvenirs et monuments historiques. Laissés à eux-mêmes, les étrangers qui venaient ici nous visiter, après y avoir été invités par la réclame des compagnies de transport, ces visiteurs n'avaient jadis pour cicerone que les cochers de place et les gamins en vacances pour leur faire connaître les nombreux trésors historiques de Québec. Plusieurs s'en retournaient bredouille et sans avoir vu ces endroits si vantés dans les livres, les revues et même les réclames des compagnies de transport. C'est pour combler cette lacune que la Société des Arts, Sciences et Lettres, à la suggestion d'un de ses membres, M. G.-E. Marquis, décida d'organiser, en 1924, un cours où seraient formés un certain nombre de jeunes gens, pour devenir des guides historiques. Douze professeurs furent choisis, parmi ses membres, et pendant trois mois des cours furent donnés à une cinquantaine d'étudiants.

En 1925 et en 1926, ces cours furent répétés et augmentés devant un nombre à peu près égal d'aspirants guides, de sorte qu'aujourd'hui environ une centaine possèdent des certificats de compétence.

Ces guides se sont formés en association et ont obtenu une incorporation civile. Au-delà de quatre-vingt font partie de l'association et ont obtenu des autorités municipales une licence qui leur permet d'exercer cette nouvelle profession, à l'exclusion de tout autre individu. Nulle licence n'est accordée à un guide à moins qu'il ne soit porteur d'un certificat de compétence délivré par la Commission des Guides Historiques, et pour obtenir ce certificat tout guide doit avoir suivi une série de cours et passé avec succès un examen à la fin de ce cours. Ajoutons immédiatement que la Commission

des Guides Historiques se compose du président de la Société des Arts, Sciences et Lettres, des professeurs qui donnent des cours, lesquels sont aussi tous membres de la Société des Arts, Sciences et Lettres, et des représentants de chacune des compagnies et des organisations suivantes : le conseil de Ville, la Chambre de Commerce, le Pacifique Canadien, les Chemins de Fer Nationaux, le Canada Steamship Lines, le Club Automobile et le surintendant du Québec Power partie urbaine, de même que le surintendant de la même compagnie, partie rurale.

Cette commission élit chaque année un bureau de direction qui comprend cinq membres ; ceux-ci élisent un président et un secrétaire-directeur des cours.

Quand les cours sont terminés, les candidats heureux dans les examens vont, avec le directeur de ces cours, visiter les endroits étudiés dans le cours de l'hiver et c'est ainsi qu'ils parcourent non seulement les rues de Québec, mais aussi les campagnes environnantes, depuis le Cap-Rouge jusqu'à Ste-Anne de Beaupré, sans omettre l'île d'Orléans.

Les cours portent sur une infinité de sujets, dont voici une brève énumération : étude de l'histoire du régime français, les sièges de Québec (5), les fortifications, les principaux sites historiques, les monuments commémoratifs, les édifices publics, les industries et le commerce, le Parlement et son histoire (depuis 1792), les institutions d'enseignement, les parcs publics, la campagne autour de Québec, le Pont de Québec, notre organisation administrative ; politique, scolaire et judiciaire, nos ressources naturelles et divers renseignements sur bien d'autres sujets, sans oublier ce qui peut servir tout spécialement aux touristes, comme, par exemple, nos moyens de transport dans la province de Québec, avec les accommodations et les tarifs, les droits de douane, nos endroits de villégiature, de même que les endroits où l'on peut faire la chasse et la pêche sportives, avec les principales conditions se rattachant à cet objet.

Comme on peut le voir, le terrain couvert est très vaste, et il faut au-delà de trente conférences pour le couvrir. Après chaque cours, un résumé écrit est donné aux étudiants et c'est ainsi qu'ils doivent apprendre couramment, pour subir les examens, une centaine de pages de notes qui ne sont elles-mêmes qu'un faible résumé d'au moins mille pages de texte qui leur a été expliqué par chacun des douze conférenciers.

Depuis trois ans, ces guides ont conduit un grand nombre de visiteurs et ce nombre n'ira qu'en augmentant au fur et à mesure que cette organisation sera mieux connue et mieux appréciée, même des québécois. Ces guides ont un pied-à-terre aujourd'hui pendant la saison du tourisme, à 20b rue Ste-Anne, en face du monument de la Foi, sur la Place d'Armes ou Ronde-de-Chânes.

A peu près tous les grands hôtels de Québec favorisent aujourd'hui les guides historiques et se font un plaisir de les recommander aux voyageurs qu'ils hébergent. Les guides historiques, à l'encontre de tous les guides improvisés, et ils foisonnent, sont porteur d'un insigne sur lequel figure la statue du monument Champlain, avec un numéro matricule. De plus, ils possèdent une licence pour agir comme tels : cette licence leur est accordée par la corporation municipale de Québec. Les guides n'ont aucun intérêt direct avec les locataires de chambres ni les garagistes, mais ils se font un plaisir de conduire les voyageurs aux hôtels où ils veulent descendre et ils n'acceptent ni ne donnent de pourboires

pour favoriser un hôtel plutôt qu'un autre. Ajoutons que, dans presque tous les hôtels de Québec, il y a un guide historique en permanence et que même ici, au Château Frontenac, l'on peut trouver, à tout heure du jour, un guide historique disposé à fournir aux voyageurs non seulement les renseignements qu'ils demandent, mais à les accompagner dans leurs pérégrinations au milieu de la ville ou en dehors.

Les guides possèdent à leur bureau un registre où l'on inscrit les appréciations écrites des voyageurs qui ont été conduits par eux. Ces appréciations sont nombreuses, il y en a des centaines, et c'est là la meilleure preuve de l'excellent service qui leur a été donné. Les guides ont pour effet de garder plus longtemps au milieu de nous les touristes qui viennent ici chaque année. Quand ils n'avaient que les éhus pour cicerone, ou encore les guides d'occasion que l'on trouvait jadis sur les autobus, dans une heure ou deux ils revenaient au point de départ, ayant épuisé tout le savoir fantastique de ceux qui les avaient conduits. Aujourd'hui, un guide peut conduire un visiteur ou un parti de visiteurs pendant une semaine s'ils le désirent et à tout heure du jour il leur montrera quelque chose de nouveau et leur redira l'histoire qui s'y rattache.

Des villes, au Canada et aux États-Unis, ont dépensé, des sommes assez considérables, jusqu'à \$100,000 par année en publicité et en organisations relatives au tourisme. En peu d'années, ces villes ont été amplement récompensées des sacrifices faits au début et si j'avais eu le temps j'aurais fait une enquête à ce sujet pour donner des preuves de ce que je viens d'avancer. Je sais qu'il y a, au milieu de nous, des esprits d'initiative qui déjà, depuis longtemps, travaillent à l'organisation du tourisme à Québec. Le gouvernement de cette Province a déjà beaucoup fait dans ce sens et nul ne met en doute son esprit d'initiative sous ce rapport. Quant à la capitale, il lui reste encore du chemin à accomplir dans cette voie et je sais que si le président du Club Automobile était présent il ne manquerait pas d'approuver mes paroles. Les guides historiques sont les avant-coureurs de l'organisation du tourisme à Québec et je forme un vœu, et j'espère que Dieu me prêterait vie assez longtemps encore pour en voir la réalisation, réalisation à laquelle je m'emploierai avec les nombreux amis de la Société des Arts, Sciences et Lettres et de la Commission des Guides Historiques : c'est de voir établir ici, à Québec, un bureau du tourisme, comme d'ailleurs on pourrait en établir d'autres dans les grands centres de la Province. Ce bureau, avec la coopération de la Province, renseignerait nos visiteurs non seulement au point de vue de villégiature, mais au point de vue chasse et pêche sportives et ferait une publicité intelligente et continue pour attirer chez nous un plus grand nombre de ces visiteurs, afin d'industrialiser, si le mot n'est pas trop fort, le tourisme, pour que nous puissions en retirer des bénéfices comme en retirent déjà des centaines de villes canadiennes et américaines.

Quelqu'un disait un jour devant Rockefeller que "tout vient à point à qui sait attendre". Rockefeller ne croyait pas à la vérité de cet aphorisme et il répondit qu'avec cette mentalité on courait le risque d'avoir les restes des autres. C'est aussi mon avis et, dans le siècle où nous vivons, inutile, comme peuple, ou comme ville, ou comme centre d'attraction, de faire de la fausse modestie et d'attendre qu'on nous découvre. Cette mentalité a pu rendre des services aux saints qui sont arrivés à la félicité éternelle, mais pour un groupe d'individus comme pour une ville, cette vertu perd de son cachet et risque de nous laisser crever sur la paille, si nous la pratiquons. Mieux vaut, je crois, une bonne réclame intelligente et une organisation permanente qui s'occupe du tourisme avec les officiers bien renseignés pour que nous voyons bientôt la ville de Québec recevoir non seulement

en été, mais en hiver, des visiteurs par centaines de mille, qui seront heureux de venir s'amuser chez nous, se récréer et s'instruire, et nous pouvons, dans la plupart des cas, leur fournir des attraits de tous genres et qu'ils sauront apprécier, pourvu que nous les attirions et que nous sachions les garder une fois rendus ici. Je compte donc sur l'appui des organisations comme la vôtre (Club Kiwanis); pour nous aider à faire du tourisme à Québec une industrie permanente et continue à laquelle coopéreraient et la Province et la cité et dont nos guides historiques ne sont, encore une fois, que les avant-coureurs. Et si vous avez encore un doute sur les services que peuvent rendre ces guides et la science qu'ils possèdent et les moyens à leur disposition pour garder ici plus longtemps les visiteurs, partez avec l'un d'eux, par une belle journée, et laissez-le vous guider, vous conduire, et le soir vous me direz si vous avez perdu votre journée et si vous, québécois, vous n'avez pas plus appris dans cette journée, au point de vue de notre histoire, que cinq, dix ou vingt ans de pérégrinations à travers les rues de Québec et les campagnes environnantes, ne vous en avaient appris.

LeD.

Un petit capital.— Nous avons tenté de dresser la liste des choses que peut réaliser un petit capital pour un homme. La voici :

Justifier son mariage avec la femme de son choix.

Le qualifier comme chef de famille.

Acheter la maison qu'il désire posséder.

Payer l'instruction de ses enfants.

L'aider à établir un commerce.

Lui donner de l'importance comme citoyen.

Le préparer à tout événement imprévu.

Le conduire aux mille et une intéressantes places du monde.

Lui donner la paix de l'esprit.

Lui aider à aider ses amis.

Elargir son horizon et rendre sa vie plus utile.

L'empêcher de s'endetter.

Le préserver de l'obligation d'avoir recours à la charité dans sa vieillesse.

Si ces raisons ne sont pas suffisantes pour engager à travailler, à économiser et à placer avec soin son capital, nous ne voyons pas quelle raison pourrait le faire.

Considérées ensemble, elles devraient surmonter le cas le plus grave de paresse, d'indifférence et d'imprévoyance.

Le client qui examine.— L'acheteur est un être quelque peu mystérieux. Il n'y a absolument aucun moyen sous le soleil de l'évaluer correctement — et c'est encore plus difficile s'il s'agit d'une acheteuse — au début.

On a vu une femme en robe fanée et un homme en salopettes dépenser de \$50 à \$100 pour un seul article et on a également vu la femme d'un riche ne dépenser que dix sous.

L'acheteur qui ne fait "qu'examiner" dépense à la longue plus que la personne qui sait exactement ce qu'elle veut. Pour cette raison, l'acheteur qui "examine" devrait être cultivé et traité le mieux possible.

Trouvez une expression par les larmes, et elles deviendront chères... C'est l'impression qui donne de la réalité aux choses.

UNE ÉCOLE D'ART FRANÇAIS

LES GALAS D'OPÉRETTES AU THÉÂTRE IMPÉRIAL

M. ET MME MONCOURTOIS DE VALIÈRES, FONDATEURS DE CONSERVATOIRE

Ceux, dont les connaissances et le goût artistiques savent apprécier l'art dramatique français, ont pu se régaler au cours de cet automne en suivant les représentations de comédie et d'opérette que la troupe de M. et Mme Moncourtois de Valières nous ont généreusement servies au Théâtre Impérial.

Les deux semaines de Pierre Magnier à la Porte Saint-Jean avaient déjà créé une heureuse diversion dans le programme habituel du ciné-vaudeville américain où le goût du public est en train de se fausser à tout jamais.

Il y a une couple d'années, Monsieur et Madame de Valières fondaient en notre ville un Conservatoire de chant, musique, diction et art dramatique. En quelques mois, ils groupaient une trentaine de nos amateurs de talents et quelques artistes locaux, les exerçaient à l'interprétation d'œuvres variées autant que difficiles, et révélaient au public connaisseur la haute portée de leur enseignement. Dès leur premier récital, les directeurs du Conservatoire d'art français avaient mérité les applaudissements et les félicitations d'un auditoire d'élite, désormais gagné à leur courageuse entreprise. Leurs élèves, du plus jeune débutant jusqu'aux plus avancés, ont révélé des éléments dont notre ville est justement fière. Et le Conservatoire nous a permis de constater que l'interprétation scénique est bien réalisable par les nôtres, lorsque ceux-ci sont entraînés par des maîtres compétents.

La Société des Auteurs Canadiens, celle des Poètes et celle des Arts, Sciences et Lettres, ont suivi avec attention les débuts et les développements de cette entreprise artistique dans la cité française de Québec. Et c'est avec une joie profonde que nous avons vu s'ouvrir chez nous, comme en plein Paris, la saison d'opérette si brillamment couronnée de succès.

Pour donner à leur programme et à leur troupe une allure vraiment française, M. et Mme de Valières avait conclu des engagements avec les brillants artistes parisiens que sont Mesdames Sylvestre et Sorel, Messieurs Gilet et Noylhier. A leurs côtés, nos artistes québécois Charles Riou, Édouard Lefavre, André Simard, Clouthier, Philippe, Lahère, Cazarel, Godbout et Couchon, et nos talentueuses québécoises Mesdames Raymond-Labrecque, Marcelle Aubry, Alexandra Côté, de La Bruyère-Lemieux, Jeannette Noël et Gaby Fiset, ont donné les preuves d'une étoffe précieuse et solide, dans laquelle nous pouvons nous tailler un avenir théâtral des plus engageants.

Le répertoire de la saison comprend, cette année, les plus beaux succès de la scène d'opérette française. Ce sont *Les Cloches de Corneville* de Planquette ; *La Fille de Madame Angot* de Clairville, Siraudin et Lecocq ; *Le Petit Duc* de Meilhac, Halévy et Lecocq ; *Surcouf* de Chivot, Duru et Planquette ; *Les Dragons de Villars* de Lockroy, Cormon et Maillart ; *Le Jour et la Nuit* de Vanloo, Leterrier et Charles Lecocq ; *La Perichole* de Meilhac, Halévy et Offenbach ; *Le Cœur et la Main* de Neulter, Beaumont et Lecocq ; *La Petite Mariée* de Leterrier et Lecocq ; *La Baigneuse de Minuit* de Goublier, et *La Mascotte* d'Audran.

Il convient d'assurer à Madame Sylvestre, chanteuse émérite, et à Monsieur Gilet, grand comique, que leur exécution parfaite, la tournure enjouée de leur esprit, leur mimique aisée et leur diction toujours agréable, ont laissé chez leurs auditeurs québécois une impression inoubliable qui nous fait souhaiter de les revoir l'an prochain.

Nos artistes locaux MM. Riou et Lefavre, en particulier, ainsi que Mesdames Labrecque et Lemieux, Mmes Aubry, Noël, Côté et Fiset, méritent toutes les félicitations que nos applaudissements leur ont déjà témoignés. Nous les attendons dans de nouveaux rôles, pour leur faire fête, au prochain répertoire.

Chaque soirée et chaque matinée ont vu descendre de la Haute-Ville des centaines d'auditeurs, fervents de la musique, du chant et de la diction, pour qui l'art théâtral est une jouissance intellectuelle des mieux comprises. Nous avons regretté que le public contumier de l'Impérial ait en partie boudé son théâtre, cet automne, et qu'il se soit privé d'une récréation dont l'esprit fut d'un esthétisme véritable et d'une parfaite correction.

On nous certifie, et nous sommes convaincus, que si la prochaine saison d'opérettes, mêlées de comédies, nous est donnée quelque part à la Haute-Ville, au théâtre Canadien par exemple, où la troupe de M. Cercy eut si longtemps salle comble, les répertoires du Conservatoire d'Art français verront des succès non seulement artistiques mais aussi financiers.

Choisies avec soin par les artistes consciencieux que sont M. et Mme de Valières, les pièces représentées par leur troupe sont un régal récréatif qui ne laisse rien à regretter.

La comédie comme le drame, l'opérette comme l'opéra, nous laissent dans l'esprit un aliment dont la substance nourrit la pensée, aiguise l'humour et affine le goût. Mais le cinéma, qui n'exige guère l'effort mental, ne laisse que des impressions aux sens et ne flatte que les instincts. On peut apprécier le degré des intelligences d'une ville et d'un pays en faisant le partage des préférences qui vont à la comédie et celles qui vont au cinéma purement récréatif et romanesque. Car l'écran est le livre de ceux qui ne savent pas lire.

Le généreux effort des dirigeants du Conservatoire d'Art français est une splendide réclame pour la maîtrise et le talent de M. et Mme Moncourtois de Valières. Il y est démontré que notre capitale française peut offrir un régal choisi à notre goût du beau, et cette entreprise a tous les droits à notre encouragement comme à notre admiration.

Alphonse DÉSILETS.

Causes d'insuccès.— Il y a une cause à toute chose ! Rien n'arrive sans motif. Si un homme obtient une promotion, il y a une raison. Si un homme perd sa position, il y a aussi une raison.

Il y a de nombreuses causes qui conduisent à l'insuccès. Voici la liste des plus ordinaires :

S'apercevoir des défauts des autres mais ne jamais voir les siens.

Faire le moins possible et essayer d'avoir le plus possible en retour.

Dépenser beaucoup de temps à montrer aux autres leurs points faibles et très peu de temps à se corriger de ses propres défauts.

Calomnier ceux que nous n'aimons pas.

Remettre à demain ce qui aurait dû être fait hier.

Parler amicalement des gens en leur présence et les mépriser quand ils ont tourné le dos.

La fausse croyance que nous sommes assez fin pour récolter un salaire avant d'avoir semé un service honnête.

La déloyauté à l'égard de ceux qui nous accordent leur confiance.

La prétention — croire que nous connaissons tout et que personne ne peut rien nous apprendre.

Et enfin, "the last but not the least", les connaissances et l'éducation nécessaires pour pouvoir rester à la tête de sa ligne d'affaires.

Parcourez cette liste et vérifiez-la vous-même. Si aucune de ces causes d'insuccès ne s'applique à vous, vous avez alors droit à des félicitations car vous êtes un succès.

CHARLES HUOT

“ Je me souviens ” telle est la belle devise que donnait en 1883 à la Province de Québec, M. Eugène Taché, et la remarquable peinture de M. Charles Huot décorant le plafond de la grande salle des délibérations de l'Assemblée Législative à Québec commente cette devise en un clair et noble langage pictural.

Aussi bien, depuis qu'à la suite de Champlain, poitevins et normands vinrent peupler le sol canadien où ne flottèrent hélas qu'un temps les couleurs de la France, est-il resté au moins par le cœur de ses habitants terre française.

Charles Huot, canadien français, de vieille souche et peintre de grand talent a consacré la majeure partie de son œuvre à la représentation des grands événements et des actions héroïques qui depuis le jour où le Malouin Jacques Cartier aborde les côtes canadiennes, retracent l'histoire de ce pays et plus particulièrement en ce qui concerne “ la geste française ”.

Une des plus belles œuvres et des plus caractéristiques du peintre est la grande peinture murale qu'il exécuta pour le Palais Législatif de Québec, représentant la mémorable séance de la Chambre des Députés du Bas-Canada, tenue en décembre 1792, au cours de laquelle la cause du maintien de la langue française fut victorieusement soutenue par Michel Alain, Chartier de Lotbinière contre William Grant qui voulait que fut décrété l'usage exclusif de la langue anglaise dans les procès-verbaux des délibérations de la Chambre.

Mais à côté du peintre d'histoire, il y a en Charles Huot le peintre de genre qui se plaît à évoquer les spectacles familiers de la vie canadienne.

C'est ainsi qu'il exposait dernièrement à la “ Royal Canadian Society of Arts ” cette toile délicieuse “ Le Sanctus à la Maison, ” qui nous fait songer à Maria Chapdelaine priant la Vierge pour François Paradis qui “ s'est écarté ”.

De cette œuvre émane un profond sentiment de foi chrétienne et de soumission à la loi divine.

Réjouissons-nous donc que l'art français soit ici représenté par un maître respectueux des plus saines et des plus nobles traditions et qui joint à la noblesse des sentiments une connaissance approfondie de son métier, la science du dessinateur et les dons du coloriste.

C'est à l'École des Beaux-Arts de Paris que Charles Huot fit son éducation artistique dans l'atelier de Cabanel dont il fut l'un des plus brillants élèves. Il expose à 21 ans son premier tableau, *Le Bon Samaritain* actuellement au Musée de Pontoise. En 1878 il envoie à

l'Exposition Universelle des *Scènes canadiennes* qui furent très remarquées.

Puis il exécute des copies des chefs-d'œuvres de Paul Beaudry, copies qui après avoir été exposées au Palais des Beaux-Arts furent traduites en tapisseries.

L'œuvre de Charles Huot comporte encore des illustrations remarquables notamment pour *La Civilisation des Arabes* du docteur Le Bon et *L'Art d'être Grand-Père* de Victor Hugo. Il a exécuté de nombreux portraits de personnalités canadiennes : hommes d'État, membres du Clergé, etc. . .

Il est l'auteur des décorations de l'Église Saint-Sauveur de Québec et de nombreux tableaux d'église, de la magnifique verrière. “ Je puise mais n'épuise ”, à la Bibliothèque du Parlement.

Aussi peut-on dire qu'au cours d'une carrière déjà longue et féconde en belles œuvres Charles Huot a grandement honoré tout à la fois l'art auquel il s'est voué, le Canada et la France.

R.P.

(Extrait d'une revue parisienne)

Les yeux vifs.— Ils sont réellement nécessaires partout. Si seulement Sherlock Holmes ouvrait une école et nous enseignait à VOIR.

A voir le client pressé !

A voir celui qui a terminé son repas et réclame son addition !

A voir l'erreur dans la facture !

A voir l'employé de magasin qui a une violente migraine !

A voir le mélange choquant des rouges et des roses dans la vitrine !

A voir la poussière sur les comptoirs :

Combien plus régulièrement et mieux se ferait le travail de chaque jour, et combien plus d'argent nous ferions, si nous apprenions seulement à voir. — A VOIR CE QUI EST EN PLEIN DE VANT NOS YEUX !

Personnalité.— Tout ce qui vaut quelque chose est PERSONNEL — l'a toujours été et le sera toujours.

Allez dans n'importe quel magasin bien tenu et demandez : “ Qu'est-ce que vous avez de mieux dans ce magasin ? ” et la réponse sera : “ Le gérant lui-même ”.

Ne suivez pas toujours la foule. Prenez une autre direction. Laissez même la foule se moquer de vous et vous tourner en ridicule.

Ayez de l'empire sur vous, comme autrefois Marc Aurèle — comme Pasteur — comme tout homme supérieur en a toujours eu. Même si vous ne devez jamais être riche — même si vous devez toujours rester inconnu en dehors de votre petit cercle social — vous pourrez quand même avoir une personnalité. Vous pourrez être indépendant. Vous pourrez encore dire : “ Je suis le maître de mon âme ”.

CHEZ LES MEMBRES

DE LA SOCIÉTÉ DES ARTS, SCIENCES ET LETTRES ET CHEZ LES AMIS DU "TERROIR"

par Maxime LeDOYEN.

"La Société des Arts, Sciences et Lettres a pour objet de grouper des Canadiens français désireux de cultiver ou d'encourager les arts, les sciences et les lettres."

Voilà un extrait de la première constitution, la constitution fondamentale de la Société des Arts, Sciences et Lettres.

Fondée en octobre 1917, trois journalistes formèrent le premier noyau de cette société, qui obtint quelques mois plus tard, avec un effectif de quelque vingt-cinq membres, son existence civique.

En décembre 1923, S. H. le lieutenant-gouverneur, feu l'honorable Louis-Philippe Brodeur, lui accordait des lettres patentes la constituant en corporation. Elle comptait alors 180 membres.

* * *

La seconde réunion des nouveaux directeurs de la Société des Arts, Sciences et Lettres a eu lieu le samedi, 6 novembre, à la résidence du président, rue Aberdeen. La plupart des directeurs étaient présents. On y remarquait M. le Chevalier Corriveau, vice-président jnr, M. Napoléon Lavoie, snr, M. Georges Morisset, M. G.-E. Marquis, M. Narcisse Savoie, M. Alphonse Désilets, M. Jos.-S. Blais, M. L.-P. Morin, M. Ernest Légaré, M. Aimé Plamondon. L'hospitalité fort accueillante du président, secondée par Madame Dionne, a créé un souvenir charmant.

* * *

Nous extrayons de *L'Épargne*, l'organe de la maison Bray, Caron et Dubé, banquiers en obligations, cette précieuse observation de M. Henry Bray, faite au cours du banquet offert, au club de la Garnison, aux gouverneurs de l'Association des Banquiers.

"Ce capital est d'autant plus le bienvenu, "dit-il", qu'il devient graduellement du capital canadien. C'est-à-dire que les Américains qui placent ici de forts capitaux s'attachent inévitablement au sol et aux gens qui font fructifier leur argent. Ils commencent par se construire une maison sur les lieux qui entourent leurs établissements industriels et ils s'intéressent à l'administration de la province à laquelle ils sont obligés de payer des taxes. Ils acquièrent petit à petit l'esprit canadien, et à la seconde génération, sinon plus tôt, cette famille d'Américains aura pris ses lettres de naturalisation. L'assimilation des capitalistes américains qui associent leurs fortunes à nos industries indigènes est inévitable et leur argent prend nettement un caractère canadien en passant la frontière des États-Unis."

* * *

La maison Bray, Caron & Dubé, selon une tradition dont elle s'honore, présente à ses clients un calendrier artistique illustrant l'un des épisodes les plus marquants de notre histoire, le siège de Québec de 1690 par Sir William Phipps qui commandait une flotte de trente-quatre voiles portant trois mille hommes. Les Québécois d'alors, avec Frontenac à leur tête, comptaient plus sur leur courage que sur leurs fortifications. On se rappelle la fière réponse du gouverneur français à l'envoyé de l'amiral anglais *"Je n'ai de réponse à faire à votre général que par la bouche de mes canons et à coup de fusils ; qu'il apprenne que ce n'est pas de la sorte qu'on*

envoie sommer un homme comme moi ; qu'il fasse du mieux qu'il pourra de son côté comme je ferai du mien."

Il convient de féliciter la maison Bray, Caron & Dubé de cette initiative fort louable de vulgariser d'une façon si agréable et si pratique cette page glorieuse de notre histoire que confirment quelques-uns de nos meilleurs écrivains qui ont puisé aux sources du terroir.

* * *

Parmi ceux qui ont adressé récemment à M. le trésorier de la société leurs souscriptions annuelles, nous remarquons l'honorable Ernest Lapointe, ministre de la Justice du Canada, actuellement à la Conférence impériale, puis cet éminent citoyen, d'étonnante vitalité, ce nonagénaire admirable, ce parfait notaire, — qui a toujours demeuré à Québec et y a exercé toujours sa profession, — Monsieur Cyrille Tessier. Voilà certes, deux personnages qui contribuent à faire rayonner et apprécier la société.

* * *

Pour la troisième fois, la Société des Poètes canadiens-français offre à tous les poètes du pays l'occasion de faire valoir leurs talents dans un concours de poésie qui ne devrait pas manquer de susciter un intérêt considérable. Le concours est ouvert du premier novembre 1926 au premier janvier 1927, à tous les poètes de langue française du Canada et des États-Unis. Les membres de la Société des Poètes canadiens-français ne sont pas admis à concourir.

Trois prix seront accordés comme suit : une lyre d'or donnée par Mme (juge) Arthur Lachance, de Québec, lauréate du dernier concours de poésie ; une lyre d'argent, donnée par M. Alphonse Désilets, président de la Société des Poètes ; une lyre de bronze, donnée par M. Avila de Belleval, N.P., ex-président de la Société. Il y aura aussi quelques mentions honorables.

Chaque envoi devra être adressé avant le premier janvier à Francis DesRoches, secrétaire de la Société des Poètes canadiens-français, 109½, rue Crémazie, Québec.

* * *

Nous avons lu quelque part, dans un quotidien de Québec, ce qui suit

"Le Consul Général de France aime toujours à venir voir ses bons amis de Québec. Il a profité de son voyage pour remettre lui-même à M. G.-C. Picher, chef du Service forestier de la province de Québec, son brevet d'officier du Mérite Agricole de France, en récompense de ses nombreux services rendus à la cause française dans la province de Québec."

Tous nos compliments à M. Gustave Picher, l'un de nos anciens présidents, le cinquième de la lignée des dix, à qui est dévolu cet honneur fort bien mérité !

* * *

Le jeudi, 28 octobre, a eu lieu en la salle du Terroir, au Château Frontenac, le dîner annuel de la section française de l'Association des Auteurs Canadiens. On se serait cru dans un cercle de la Société des Arts, Sciences et Lettres, car le comité d'organisation se composait de trois membres tous officiers de la Société : M. le colonel Marquis, président,

DE MAGNIFIQUES CADEAUX D'ÉTRENNES

Nouveauté :

HISTOIRE GÉNÉRALE DES PEUPLES

en trois volumes, depuis les temps préhistoriques jusqu'à l'après-guerre. Réemment achevé avec le plus grand succès, ce grand ouvrage est absolument supérieur à tous les ouvrages publiés dans ce genre, par la largeur du plan, l'intérêt et la véritable nouveauté de la rédaction, due à la collaboration de cinquante spécialistes, et par la richesse et la beauté de l'illustration. Trois splendides volumes (collection in-4o Larousse, 32 x 25), 2,027 gravures, 11 planches en couleurs, 5 planches en noir, 74 cartes en noir et en couleurs. Relié demi-chagr. (Prix de faveur jusqu'au 15 janvier)..... \$33.75

DANS LA MÊME COLLECTION

LITTÉRATURE FRANÇAISE ILLUSTRÉE, par J. Bédier, de l'Académie Française, et P. Hazard, professeur au Collège de France. Deux splendides volumes, reliés demi-chagr. \$16.75
LE MUSÉE D'ART. En deux vol., relié d.-chagr. \$16.50
PARIS ET SES ENVIRONS. Un vol., rel. demi-chagr. \$9.50

DICTIONNAIRES LAROUSSE

célèbres dans le monde entier

Nouveauté :

LAROUSSE MÉNAGER

Dictionnaire illustré de la vie domestique. Tout ce qu'on a intérêt à connaître aujourd'hui sur la cuisine, l'entretien, l'aménagement et la décoration de la maison, l'hygiène, les soins à donner aux enfants, le jardinage, la couture, les travaux de dames, les travaux d'amateurs, etc. Superbe vol. (20 x 27), plus de 1,200 pages, 2,500 gravures, 21 planches en couleurs, 24 planches en noir. Prix de faveur jusqu'au 15 janvier. Rel. demi-chagr. \$12.50

PARU PRÉCÉDEMMENT

LAROUSSE UNIVERSEL, en deux vol. La plus nouvelle des encyclopédies d'après-guerre. Relié demi-chagr. \$ 20.00
NOUVEAU PETIT LAROUSSE. Relié toile. . . \$ 2.25
LAROUSSE MÉDICAL ILLUSTRÉ. Le seul vraiment complet, pratique et sérieux. Relié demi-chagr. \$10.75

POUR LA JEUNESSE

L'ÂGE HEUREUX. Journal pour la jeunesse de 10 à 15 ans, garçons et filles. Tomes I et II (1er et 2e semestres 1925) Tome III (1er semestre 1926). De merveilleux recueils de lectures saines, attrayantes et joliment illustrées. Chaque volume (8 x 25), relié toile pleine, titre or. \$1.50
ALBUMS ILLUSTRÉS EN COULEURS. Toute la fantaisie des vieux conteurs rajeunie par d'exquises compositions en couleurs. 10 albums : **Le Chat Botté**, **Peau d'Ane**, **Baron de Crac**, **Les plus belles chansons de France**, etc. Chaque album. 0.60
CONTES ET GESTES HÉROÏQUES. La plus littéraire, la mieux illustrée, la moins chère des collections pour la jeunesse. 11 volumes. **Roland le vaillant paladin**, **Ogier le Danois**, **Huon de Bordeaux**, **Le Retour d'Ulysse (Odysée)**, **Les Enfants de Lara (Légendes d'Espagne)**, **Jeanne la bonne Lorraine**, **Rabelais pour la jeunesse (3 vol.)** Chaque vol. cart. \$1.00

LAROUSSE - PARIS

En vente chez tous les libraires du Canada

M. Aimé Plamondon, N.P., secrétaire, M. le Chevalier J.-E. Corriveau, trésorier.

Le programme comportait une allocution du président, une revue de l'année par le secrétaire, une causerie par M. Victor Barbeau, de Montréal, (qui n'y était pas), une causerie aussi par Mme Léonida-F. Turgeon, seconde vice-présidente de la section française, et une troisième causerie par M. l'abbé Arthur Lacasse, curé de St-Appollinaire, (qui n'y était pas). M. Gustave Francq, de Montréal, remplaçait à l'improviste M. Barbeau, et M. le secrétaire lut un aperçu de la causerie que devait faire M. l'abbé Lacasse. Le programme littéraire, agrémenté de chant et de musique par Madame Arthur Bédard, par M. Alph. Huard, et par M. Léonce Crépault, organiste à l'église St-Dominique, fit passer quelques heures charmantes aux convives qui ont souligné d'applaudissements les hommages rendus par le président à M. le chanoine Huard, qui était présent.

L'intervention diplomatique de M. le Chevalier Corriveau valut à l'assistance quelques minutes d'émotion et permit à M. Jean-Charles Harvey d'ajouter un épilogue à ses *Pages de critiques*.

On notait, parmi les autres convives, M. Georges Bellerive, Chevalier de la Légion d'Honneur, et Madame Bellerive, M. l'abbé Antonio Huot, directeur de la *Semaine Religieuse*, M. Georges Morisset, directeur du *Terroir*, M. Avila Bédard, directeur de *La Forêt et la Ferme*, M. Raoul Dionne, président de la Société des Arts, Sciences et Lettres, M. Alphonse Désilets, président de la Société des Poètes, M. Damase Potvin, secrétaire-archiviste de la Société des Arts, Sciences et Lettres.

Mais, assurément, le fait le plus pratique de cette jolie manifestation, fut cette communication de la part du président qui annonça l'ouverture d'un concours littéraire pour lequel une somme de \$250. était accordée et partagée en quatre prix : premier prix, \$100. ; deuxième prix, \$75 ; troisième prix, \$50. ; quatrième prix, \$25. Les manuscrits, ne devant pas contenir plus de trois mille mots, devront être des nouvelles, récits, légendes ou contes canadiens, par les personnages et les décors, et appropriés spécialement, par le style et les pensées, au développement intellectuel des enfants de sept à douze ans. Le volume de l'auteur qui aura remporté le premier prix sera édité gratuitement à cinq mille exemplaires et une royauté de 20% sera accordée à l'auteur par l'éditeur. Les autres volumes primés, sur recommandation du jury, seront confiés à un éditeur qui s'engagera à les publier à ses frais et à faire une remise de 20% aux auteurs de ces volumes.

Ce concours prendra fin à Pâques (18 avril) 1927.

Voilà vraiment pour nos auteurs quelque chose d'alléchant et nous souhaitons à ceux parmi les membres de la Société des Arts, Sciences et Lettres qui s'inscriront au concours les succès qu'ils méritent.

* * *

Au cours de ce charmant dîner de la Société des Auteurs, M. Alphonse Désilets, président de la Société des Poètes, a donné comme "entremets littéraire" un petit poème d'allure humoristique, ce qui a contribué à la gaité des convives, et dont voici quelques strophes. C'est intitulé : **Petit Paris**...

PETIT PARIS...

Québec est un petit Paris :
 Ses bastions et ses murs sont gris.
 Mais sous leurs coiffes saintongeises
 Les antiques maisons bourgeoises
 Et leurs toits pointus sont restés
 L'orgueil de la vieille cité.
 Dans les faubourgs, plus à la mode,
 "Shine & Barber shops" accommodent
 Des messieurs qui chez nous pensaient

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin. J.-A. McCLURE, O. D., 109 St-Jean, Québec.

Retrouver tout l'esprit français
Aussi bien est-ce dans l'enceinte
Qu'on reconnaît, à son empreinte,
La Québécoise et ses yeux gris...
Québec est un petit Paris.

Québec est un petit Paris
Où les Américains sont gris.
Ceux qui s'y rendent sans encombre,
— Et c'est encor le petit nombre,
Car le chemin du Roy, pour eux,
Est comme un sentier d'amoureux,—
Ceux qui par nos "perrons" y roulent
A peine arrivés nous margoulent
D'un air de dindonneaux vainqueurs :
"Where is Commission des Liqueurs?"
Et nos bons Guides Historiques,
En promenant ces excentriques,
S'aperçoivent que tous sont gris...

Québec est un petit Paris
Plein de petits vieux déjà gris.
Il a ses fous et ses artistes,
Ses poètes, ses journalistes,
Ses quais, sa Porte-Saint-Martin,
Sa bohème au quartier latin...
Ce qui surtout le rend fort aise
C'est sa belle gaité française.
Vous reluquez un Québécois :
Il se contentera, courtois,
De vous saluer d'un sourire,
Et ce sourire voudra dire :
"Ce bon monsieur est un peu gris."
Québec est un petit Paris.

Alphonse DÉSILETS.

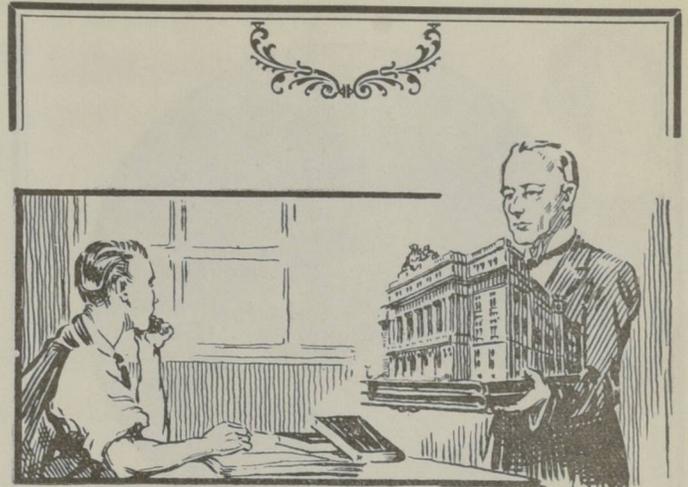
Soirée de gala, le samedi, 13 novembre, au théâtre Impérial sous les auspices de la Société des Arts, Sciences et Lettres, à l'occasion d'une représentation de *Le Cœur et la Main*, ce charmant opéra-comique en trois actes de MM. Charles Neulter et Alexandre Beaumont avec musique de Charles Lecocq. Les artistes, Mademoiselle Camille Sylvestre dans le rôle de Micaela et Mme Raymond Labrecque dans celui de Scholastica, M. Marcel Gilet dans *Le Roi* et M. Jean Noylhier dans Gaëtan, ainsi que M. Charles Riou dans Moralès ont recueilli par leur brio les applaudissements fréquents de l'assistance, et celle-ci n'en a pas moins apprécié tout le mérite, le grand et le très grand mérite de Madame C. Moncourtois de Valières, la directrice de l'orchestre, aidée de M. de Valières qui apporte à cette tâche d'éducation artistique non seulement un talent admirable, une maîtrise consommée, mais un dévouement inlassable, malgré tous les soucis, les tracas et les fatigues qu'apporte une "mission" aussi délicate et aussi difficile.

On remarquait dans l'assistance parmi les membres de la Société, et les amis du "Terroir", M. Raoul Dionne, président, avec Madame Dionne, M. et Mme Georges Morisset, M. et Mme Damase Potvin, M. et Mme Alphonse Désilets, M. et Mme Maurice Morisset (d'Ottawa), M. G.-E. Marquis, M. Napoléon Lavoie, M. et Mme L.-P. Turgeon, M. et Mme J.-Arthur Larue, M. et Mme Jos. Émond et Mademoiselle Émond, M. et Mme Évariste Brassard, M. C.-A. Chauveau et Madame Chauveau, M. et Mme Hector Faber, et autres.

Il convient de féliciter M. Arthur Drapeau, directeur-proprétaire, et M. Wilfrid Leclerc, le gérant, de faire bénéficier la population de Québec d'une saison théâtrale aussi agréable et aussi rare, et de leur souhaiter succès.

Maxime LeDOYEN

N. B.—Pour des raisons exceptionnelles, Maxime LeDoyen a dû présentement écourter la chronique "Chez nos Membres et chez les amis du Terroir," et aussi omettre quelques "sujets" pour les reprendre dans la chronique du numéro de décembre.
Le Directeur



"L'ECOLE CHEZ SOI"

A TOUS CEUX

qui ne peuvent suivre ses cours
du jour et du soir.

L'Ecole des Hautes Etudes Commerciales de Montréal

offre ses

Cours par Correspondance

Comptables, employés de banque ou autres salariés du commerce, de l'industrie et de la finance, qui désirez améliorer votre sort, augmentez votre compétence professionnelle en suivant ces cours! -- --

Prospectus et tous renseignements sur demande

Détachez et adressez-nous le coupon ci-dessous qui vous donne droit sans aucune obligation de votre part à notre brochure.

Ecole des Hautes Etudes Commerciales
de Montréal
Coin Viger et St-Hubert
Montréal.

Détachez ce coupon

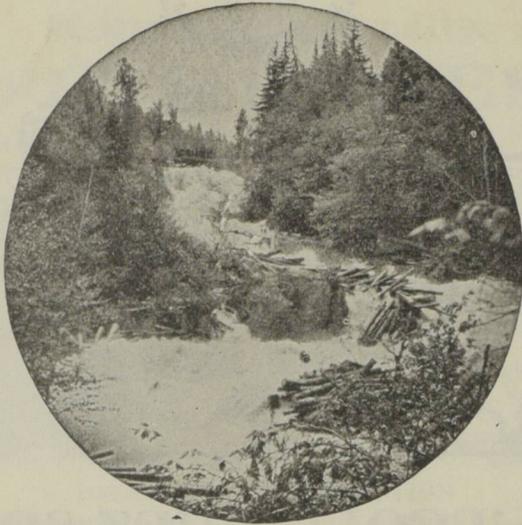
Adressez-moi par retour du courrier votre Brochure "L'ECOLE CHEZ-SOI" que je pourrai garder sans aucune obligation de ma part de suivre vos cours.

- Comptabilité Economie politique
 Langue anglaise Le français commercial
 L'Anglais Commercial Le droit commercial

Nom.....Occupation.....

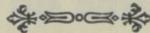
Adresse.....
A-60

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin. J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec



Et l'art, ornant depuis sa simple architecture,
Par ses travaux hardis surpasse la nature.
(BOILEAU)

ECOLE DES Beaux-Arts



Jeunes gens, voulez-vous étudier

Le dessin d'ornement, le dessin d'illustration, l'architecture, la peinture, le modelage, l'art décoratif, la gravure à l'eau forte, -:- -:- -:- -:-

Allez vous inscrire à l'Ecole des Beaux-Arts. Les cours sont donnés gratuitement (sauf pour le diplôme d'architecture).

Nous donnons aussi des cours préparatoires à l'architecture comprenant: les mathématiques, la physique et la chimie.

Soyez de ceux qui veulent monter
et briller dans la société, L'avenir
est aux jeunes qui travaillent,



S'adresser, pour autres renseignements, au

Directeur de l'Ecole des Beaux-Arts

Tél : 2-8564w. 37, St-Joachim, QUEBEC.

Musique

Par suite d'une erreur d'omission dans le numéro d'octobre, nous donnons aujourd'hui quelques notes encore "musicales" quoique un peu tardives. Le D.

De la musique.— Tout récemment, au commencement de ce mois, il y a eu à Québec quelque manifestation musicale. Notre nouveau président, Monsieur Dionne, à qui nous avons demandé ses impressions, tout en se récusant modestement, a bien voulu nous dire, à propos du concert Athola qui a eu lieu au Château Frontenac le 4 octobre, au lendemain de l'excursion de Vincennes (et au surlendemain de son élection) ce qui suit :

"Mademoiselle Athola a la voix et le physique des Falcon du répertoire qui enchantent nos pères, mais elle n'a pas le fini que doit posséder l'artiste de concerts. Programme banal, plusieurs mouvements chantés trop vite ou trop lentement, ce qui fait que, le rapprochement qu'on a osé risquer de Mlle Athola et de Mme Albani est tout simplement odieux. Mlle Jeanne Girard est mieux dans son rôle d'accompagnatrice, que dans celui de soliste.

M. Brahm Sand, un tout grand jeune homme, a joué du violoncelle d'une manière fort intéressante. Sonorité et technique unies à l'expression font que ce jeune artiste promet beaucoup."

Et au sujet du quatuor Elman, au même endroit, le 5 octobre :

"Au programme il y avait trois concertos, écoutés religieusement et applaudis avec enthousiasme. Mais il y a toujours un mais... nous ne pouvons nous empêcher de regretter la prépondérance de Elman dans l'exécution du programme. La musique de chambre ne permet pas à un des interprètes de se mettre en évidence plus que l'autre.

Avons-nous été suggestionnés par la personnalité d'Elman? Toujours est-il que nous nous croyons justifiable de faire ce reproche au premier violon."

"Depuis quelques semaines, a ajouté M. Dionne, deux troupes américaines ont visité notre ville. On nous a servi les banalités qu'on entend ordinairement dans ces sortes de revues que ne relevait pas une seule jolie voix. Les farces, plus ou moins comiques et parfois même grossières, composaient tout le menu intellectuel de ces représentations. Nous ne pouvons nous expliquer comment il se fait que le public québécois, dont la moitié au moins, ne comprend pas suffisamment l'anglais pour saisir les quelques jolies choses qui peuvent y être dites, se porte en foule à ces spectacles. Nous croyons sincèrement que le bureau de censure, ou les autorités religieuses devraient interdire de telles représentations, qui ne sont rien moins que démoralisantes et dégradantes pour une ville comme la nôtre, car il faut bien se rappeler que la mentalité de la cité de Québec n'est pas la même que celle de New-York."

Et M. Dionne nous a fait part en plus de ce qui suit :

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin, J.-A. McCCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec.

Des Rentes pour Tous

Vous n'êtes pas rentier?
C'est votre faute!
Avec le système perfectionné des " **Prévoyants du Canada** " les rentes sont mises à la portée de tous. Pour un sou seulement économisé chaque jour, vous obtenez une de nos belles rentes.

Maintenant que sont là, " **Les Prévoyants du Canada** " vous n'aurez que vous à accuser, si plus tard vous regrettez de ne pas être rentier.

NOUS SOMMES

la plus puissante compagnie de rentes viagères en Canada et l'une des plus fortes du monde entier.

EDIFICE
**Les Prévoyants
du Canada**

56 rue St-Pierre,
QUEBEC.

TÉL. 2-0688

LA CAISSE D'ÉCONOMIE de NOTRE-DAME de QUEBEC.

Tous devraient avoir un compte d'épargne à la Caisse d'Économie.

L'on ne saurait trop recommander l'importance de l'épargne régulière, qui seule conduit à l'indépendance financière.

Impossible de trouver un meilleur endroit pour vos économies.

La seule Banque d'Épargne à QUÉBEC.



Dr G. Antoine Grondin

135, RUE STE-ANNE SPECIALISTE TEL 2-6689

Spécialité Electrothérapie, Rayons ultra violets, haute fréquence etc
Maladies de l'appareil digestif : ulcères, dyspepsies, jaunisse, etc.
Maladies de l'intestin : constipation chronique, hémorroïdes, etc
Maladies de la nutrition : débilité, rhumatismes, etc
Maladies de la circulation sanguine : anémies, tension artérielle
Maladies du système nerveux : paralysie, neurasthénie, insomnie, névralgies.
Maladies de la peau : eczéma, dartres, tuberculose, taches de vin, acné
Maladies des voies urinaires (non vénériennes) incontinence d'urine.
Maladies des femmes.
Maladies des poumons : tuberculose, bronchite chronique, asthme.
Maladies glandulaires : Goitre, glandes tuberculeuses.
Heures de Bureau : 9 à midi, 2 à 5 p. m. et sur rendez-vous.

La bouteille à lait moderne

Cream-Top
permet d'avoir
De la Crème

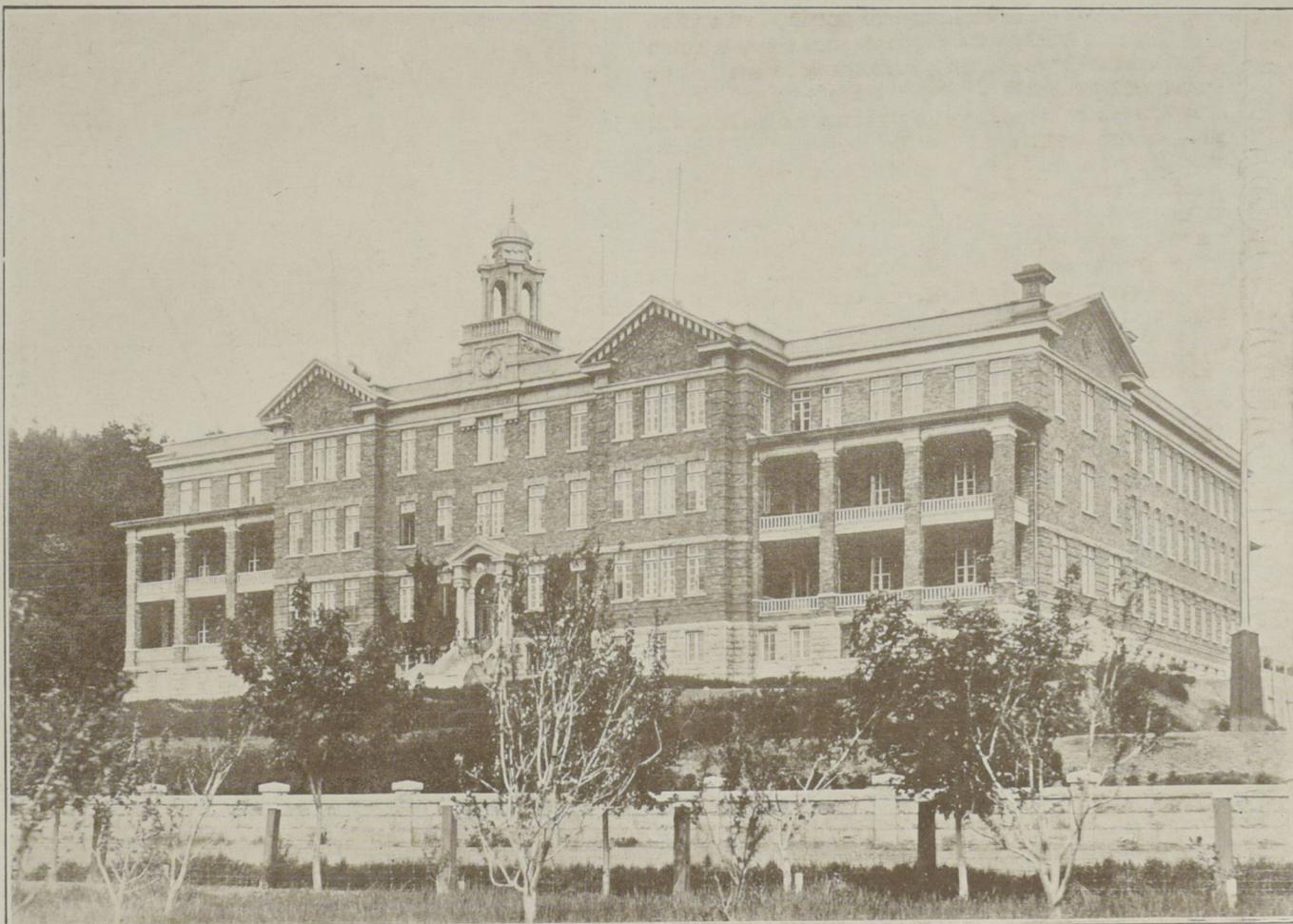
Comme on en désire.

Même prix que la bouteille de lait ordinaire.

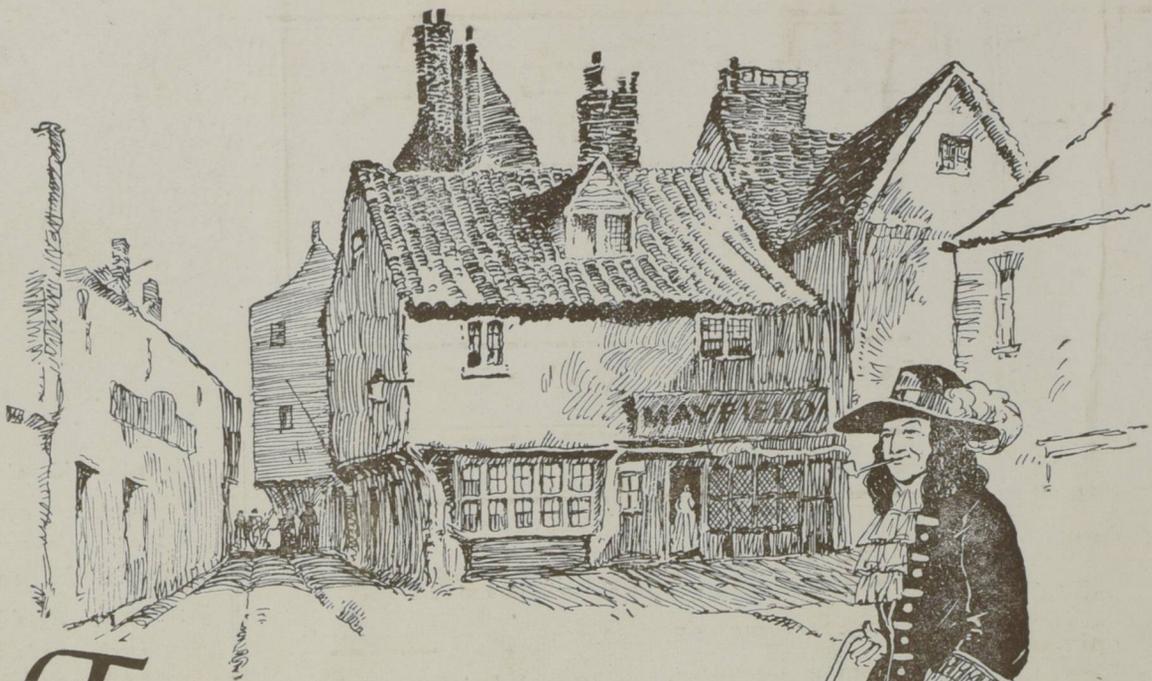
**Brookside
Dairy Ltd**

Chemin St-Louis

Tel, jour : 4240
Soir : 4226



PAYSAGE ET SCÈNE DU TERROIR. — L'école d'Agriculture de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, Kamcuraska, située sur le versant sud-est de la " Montagne " du Collège.



Traité suivant un Vieux Procédé Anglais

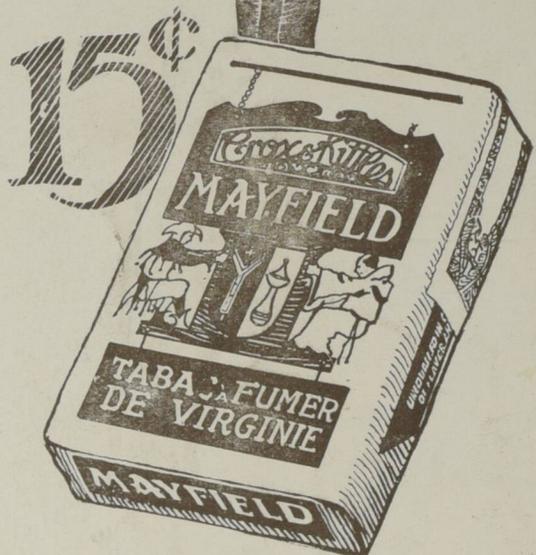
DEPUIS des siècles, la pipe jouit de la plus grande vogue en Angleterre, sans aucun doute à cause de la très fine qualité du tabac qu'il est possible d'avoir en ce pays. Vous pouvez maintenant vous procurer au Canada, au même prix que les tabacs ordinaires, le meilleur tabac de Virginie—traité suivant un procédé anglais—qui, dès la première bouffée, nous en avons la conviction, vous fera trouver en votre pipe la façon la plus satisfaisante et la plus délicieuse de jouir du tabac. Essayez un paquet de Mayfield et ensuite vous en fumerez toujours.

HACHE GROS POUR LA PIPE ET FIN POUR
ROULER DES CIGARETTES

Les paquets contiennent des certificats échangeables
contre des paquets de Cartes à Jouer.

ROCK CITY TOBACCO CO., LIMITED
QUEBEC

My6



MAYFIELD

Tabac à Fumer